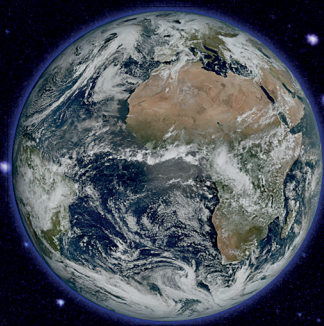


Recueil de nouvelles AAM 2023

arc en ciel/



Imaginez 2050

Numéro spécial n°15





Recueil de nouvelles Imaginez 2050

**Concours organisé par l'Association
des Anciens de la Météorologie**

Septembre 2023

Membres du jury

Jean-Louis Champeaux, membre AAM

Michel Déqué, membre AAM

Christine Drevet, membre AAM

Olivier Fournout, sociologue, écrivain

Michèle Gaubert, psychologue, écrivain

Maurice Imbard, membre AAM

Jean-Pierre Javelle, membre AAM

Valérie Masson-Delmotte, climatologue

Magali Reghezza, géographe

Baptiste Salmon, doctorant, écrivain

Serge Taboulot, membre AAM

Jean-Jacques Vichery, membre AAM

Introduction

La météorologie est une science qui nous fascine depuis toujours. Elle est aussi une source d'inspiration pour les écrivains, qui peuvent imaginer des scénarios où le climat joue un rôle majeur, que ce soit pour créer des atmosphères, des utopies ou des dystopies.

A l'occasion de ses 100 ans d'existence, l'Association des Anciens de la Météorologie (AAM) a décidé d'organiser en 2023 un concours de nouvelles sur le thème « Imaginez 2050 », marrainé par la scientifique Valérie Masson-Delmotte. Ce concours visait à stimuler la créativité des auteurs, à réfléchir aux enjeux que nous réserve le XXI^e siècle dans le contexte de changement climatique.

Le thème « Imaginez 2050 » invitait à se projeter dans l'avenir, à anticiper les évolutions possibles de la société, de la science, de la technologie, de l'environnement, mais aussi à exprimer ses espoirs, ses craintes, ses rêves. Les nouvelles que nous avons reçues témoignent de la diversité et de la richesse des regards portés sur le futur, réalistes ou fantastiques, optimistes ou pessimistes.

Nous tenons à féliciter tous les participants qui ont fait preuve d'imagination, de créativité et de talent pour nous proposer leur vision du monde en 2050.

Nous avons été impressionnés par la qualité littéraire des textes, par leur originalité, leur inventivité, leur sensibilité. Nous avons voyagé dans des mondes où la nature a repris ses droits ou au contraire où elle a été dévastée ; nous avons été touchés par les émotions, les dilemmes des personnages qui peuplent ces histoires. Nous avons été surpris par le nombre important de nouvelles dystopiques.

Le choix des lauréats, parmi la cinquantaine de participants, a été difficile tant le niveau était élevé. Le jury a dû délibérer longuement pour désigner sept nouvelles primées en instaurant un Grand Prix du jury et cinq prix thématiques (deux ex aequo pour le prix de l'imaginaire) ; deux nouvelles écrites par des adolescentes ont aussi été primées. Finalement, le jury a décidé de publier un recueil des treize meilleures nouvelles : les neuf primées, plus les quatre autres sélectionnés par le jury.

Nous espérons que vous trouverez autant de plaisir à lire ces nouvelles que les membres du jury.

Jean-Louis Champeaux
Président de l'AAM

Préface

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible » (Antoine de Saint-Exupéry, Citadelle, 1948).

Comment nous projeter, à titre personnel, dans nos imaginaires, sur la manière dont nous vivrons en 2050 ?

Climatologue, mon métier m'amène en permanence à voyager dans le temps, par la reconstruction des variations climatiques passées, et par la modélisation de l'évolution future du climat.

Les avancées des sciences du climat permettent de situer les changements en cours par rapport aux variations passées et d'explorer des futurs plausibles, notamment en fonction des choix qui seront faits en matière d'émissions de gaz à effet de serre, d'utilisation des terres, de gestion de risque et d'adaptation, en tenant compte de la variabilité naturelle du climat.

D'ici 2050, si les émissions mondiales de dioxyde de carbone, qui augmentent depuis la révolution industrielle, sont massivement réduites pour atteindre zéro net, alors il serait possible de stabiliser le réchauffement sous 2 °C ; mais les glaciers, le Groenland, l'Antarctique et l'océan profond continueront néanmoins à s'ajuster pendant des dizaines à des centaines d'années, avec des effets bien sûr régionaux mais aussi globaux, notamment pour la montée du niveau de la mer.

Tant que les émissions mondiales de dioxyde de carbone ne seront pas égales à zéro net et que l'effet net des autres émissions (autres gaz à effet de serre et particules de pollution) ne sera pas stabilisé, la chaleur continuera à s'accumuler dans la machine climatique, entraînant la poursuite de la dérive des caractéristiques climatiques de chaque région, aussi bien pour le climat moyen, le cycle de l'eau – plus intense, plus variable, que pour la fréquence et l'intensité de multiples événements extrêmes.

Cet horizon 2050 est aussi l'occasion de souligner les progrès majeurs des sciences du climat au cours des derniers 50 ans, pour les observations in situ et depuis l'espace et l'exploitation des archives naturelles, la compréhension théorique des processus, la modélisation globale et régionale et les prévisions à l'échelle météorologique aux projections climatiques. Il reste des incertitudes profondes qui demandent un effort majeur de recherche, et le développement des services climatiques, pour répondre aux besoins d'informations climatiques, dans chaque région et pour chaque secteur d'activité.

Les incertitudes ne portent évidemment pas seulement sur la compréhension du fonctionnement du climat, mais surtout sur la réponse des sociétés humaines, par rapport aux connaissances solides actuelles. Quels seront les choix qui seront faits pour limiter, ou non, les risques climatiques ? De quoi aurons-nous la nostalgie ? Comment vivrons-nous, individuellement et collectivement, humains et non humains, dans un climat qui continuera à changer ?

La diversité des nouvelles qui vous sont présentées explorent de multiples facettes des imaginaires des futurs possibles, à l'angle de transformations choisies ou subies, de ce qui va disparaître et de ce qui peut émerger.

Bonne lecture, et un immense merci à l'Association des Anciens de la Météorologie qui s'est appuyée sur sa longue histoire – 100 ans d'existence ! – pour stimuler les imaginaires en se projetant dans nos futurs possibles.

Valérie Masson-Delmotte

Climatologue, marraine du concours

Sommaire

- 8** Retour dans le Risoux (*Francois Jobard*)
- 14** De Charybde en Scylla (*Pierre Michel*)
- 21** Verbatim de l'émission de France Inter (*Constantin Ardilouze*)
- 25** En marche ! (*Jacques Simeon*)
- 31** La fuite (*Alix de Cazotte*)
- 38** Visite pédagogique (*Sylvie Sarzaud*)
- 43** S'ajuster (*Mathieu Dehaudt*)
- 51** L'ultime soirée (*Maureen Cordovent*)
- 58** Le poisson-chat (*Milena Neuman*)
- 61** Maya (*Christine Gueye*)
- 66** Bonnes vacances (*Bernard Monsigny*)
- 73** La dernière bataille des glaces (*Jean-Yves Bouffet*)
- 76** Mon père est climatosceptique (*Sabine Genty*)

Grand prix du jury

Retour dans le Risoux

Francois Jobard

If my decomposing carcass helps nourish the roots of a juniper tree or the wings of a vulture

– that is immortality enough for me. And as much as anyone deserves.

Edward Abbey, Désert solitaire

« **E**n ce mois de juillet 2050 la Terre de Feu croule sous la neige ! Selon l'agence météorologique argentine, des hauteurs de neige plus vues depuis l'an 2000 touchent le sud de la Patagonie. Reportage rafraîchissant à venir à Ushuaïa, juste après la météo... ». Serge éteignit son poste de radio. La neige, il l'avait adorée dans sa jeunesse, il l'avait vu devenir de plus en plus rare, alors la nouvelle des conditions hivernales en Terre de Feu lui redonnait du baume au cœur. Il savait au fond de lui que toute résistance du froid contribuait à rendre la planète vivable un peu plus longtemps.

Serge avait soixante ans aujourd'hui. Cela signifiait qu'il rentrait dans sa septième décennie. Il avait toujours aimé le chiffre sept. Un chiffre sacré pour lui, son chiffre fétiche. Quand il faisait du bœuf bourguignon par exemple, il mettait systématiquement sept gousses d'ail dans le plat. C'était bon pour sa tension selon le docteur. Il avait aussi remarqué que l'ail lui tenait lieu d'excellent antidépresseur, notamment quand il l'alliait au vin rouge. Cette habitude simple le revigorait dans ses moments de dépression, là où même la psychanalyse et la religion avaient échoué. Il cultivait son propre ail désormais, à onze cents mètres d'altitude. Qui l'eût cru, ici dans le Haut-Doubs ?

Ce matin il s'était réveillé plus tôt qu'à l'accoutumée, mais ça n'avait rien à voir avec son anniversaire. Après avoir pris son petit-déjeuner dans la pénombre, il était parti dans le Risoux, seul. Il s'était mis en route depuis sa maison de Chapelle-des-Bois. C'était peut-être la dernière fois qu'il faisait le trajet. Il allait monter par Bellefontaine, non loin du point triple Jura-Doubs-Suisse. Il faisait vraiment chaud ces jours-ci, alors ça l'arrangeait

de partir à l'aube. À l'ombre des hêtres encore vivants, il restait une bonne fraîcheur jusque vers 10 heures. Ça lui laisserait le temps de faire son affaire.

La forêt avait beaucoup changé depuis que son fils et sa femme étaient partis, mais elle restait toujours la forêt. Les épicéas avaient pratiquement tous grillé il y avait environ 10 ans. Une vraie catastrophe. Le scolyte et la sécheresse avaient eu raison de 90 % des parcelles. Même les jeunes épicéas avaient séché sur pieds. Il y avait eu des signes avant-coureurs pourtant entre 2018 et 2023, mais on avait fait semblant de ne pas les voir à l'époque. On avait des soucis qu'on croyait plus sérieux. Maintenant il était impossible de trouver un jeune épicéa encore vert, à part peut-être vers la Norbière au fond d'une combe. On ne pouvait plus en piquer dans le Mont Noir début décembre comme à l'accoutumée, comme « dans le temps » en vue des décorations de Noël. Serge n'avait jamais acheté un seul sapin de Noël ici. Avant le temps des catastrophes, il était toujours allé en douce, dans le bois des Mortes. Il ne faisait rien de mal en prélevant des jeunes pieds : il éclaircissait.

Avec la mort de tous les épicéas, la vision des falaises surplombant la forêt depuis le village était devenue démoralisante. C'était comme une parodie d'automne raté, où le vert des sapins vire au marron, un marron hideux et définitif, le marron de la terre brûlée par le soleil. Les jours de bise, les épicéas se balançaient tels mille squelettes, fantômes d'eux-mêmes. Ils n'étaient même plus bons à faire des planches. Certains s'effondraient, et c'était comme une deuxième mort pour eux. Les chemins forestiers étaient devenus dangereux faute d'entretien suffisant. Les bûcherons et forestiers avaient déjà trop à faire ailleurs. Et puis il y avait eu l'incendie du mont Noir en 2039, incontrôlable, qui avait gagné jusqu'à Châtelblanc, et avait même failli se propager au Risoux par le Pré Poncet. Le chalet du Pré d'Haut avait brûlé et il ne restait que les fondations en pierre. On avait pu voir le panache de cendre depuis Vouglans, et même depuis le plateau Suisse. Serge s'en souvenait parce qu'ils avaient failli perdre la ferme.

À la suite de l'incendie de 2039, beaucoup d'habitants du village étaient morts de chagrin, à petit feu. Ils n'avaient pas pu supporter le changement de paysage, une géographie devenue lunaire, faite de souches calcinées. Le noir généralisé des cendres ça n'avait pas duré si longtemps, faut être juste, les sols avaient vite reverdi ensuite, mais la perte de la forêt était

implacable, définitive. Les épicéas avaient tous été consommés comme des allumettes. Beaucoup d'anciens étaient croyants au village et certains y avaient vu des signes bibliques. Serge se souvenait de ce que lui avait dit son oncle « On peut toujours lire la Bible comme un livre ». Il en avait conclu qu'on en était à l'Apocalypse de Saint Jean, mais pas encore au Livre des Lamentations. Serge n'était pas parti à la suite de la catastrophe, et puis pour aller où ? Sa femme et son fils avaient rejoint le Grand Ouest, la pointe Finistère. Ça avait été un vrai déchirement pour lui. Mais il ne s'était pas vu quitter les terres qui l'avaient vu naître.

Et c'était sûrement moins pire ici qu'en ville. À Besançon, le Doubs ne coulait plus que par intermittence l'été et beaucoup d'arbres avaient crevé ; les hêtres surtout souffraient beaucoup. Planter de nouveaux arbres en ville et surtout réussir à ce qu'ils poussent n'était jamais gagné. Pour rien au monde Serge n'aurait échangé sa vieille ferme sous le Risoux pour un appartement à Lyon. L'été y était devenu comme en Espagne dans les années 2000 : « Trois mois d'enfer », disait déjà le dicton à l'époque. Maintenant il se demandait sincèrement comment les gens faisaient, là-bas, en Espagne, à la latitude de la désolation.

Serge pensait à tout ça dans sa montée pour le Risoux. Il abordait maintenant la côte finale. Il faisait jour depuis longtemps, mais le soleil ne s'était pas encore levé au-dessus de la falaise. Il connaissait bien la route, elle était gravée dans son cœur, même si dans son cœur il y avait moins de nids de poules. Il passait par le parking du Grand Remblai comme du temps où on skiait encore l'hiver. Ensuite il visait la clairière de la chapelle oubliée, c'était après le Rendez-Vous des Sages. Il n'y avait plus grand monde qui savait où c'était, ni d'ailleurs ce qu'était exactement le Rendez-Vous des Sages ! C'était une des multiples cabanes des Suisses dans le Risoux, enfin c'était l'Etat de Vaud qui la mettait à disposition des promeneurs. En fait il y avait tout un réseau de cabanes de bûcheron de l'autre côté du mur frontière suisse. Cette cabane avait été un haut lieu de la résistance avec Bernard Bouveret, un chapelland qui avait passé des centaines de Juifs en Suisse pendant la Seconde Guerre Mondiale. Qui s'en souvient encore à présent ?

Serge n'était ni à vélo, ni en voiture, ni à pied. En fait il montait avec son vieux tracteur, un Massey-Ferguson. Il n'était plus très pimpant son tracteur, mais il tenait bien la route. Il l'avait récupéré de son grand-père. « Je

n'ai besoin de personnes en Massey-Ferguson ». Serge fredonnait une chanson dont il ne se souvenait plus où il l'avait entendue la première fois. Il aimait bien son vieux tracteur. « Je n'ai besoin de personne en Massey-Ferguson... ».

L'essence était de plus en plus rare et chère mais pour l'occasion, il ne s'était rien refusé. Il transportait trois m³ de BRF dans sa benne à l'arrière. BRF ça voulait dire Bois Raméal Fragmenté. Concrètement c'était un broyat de bois qui répondait à une définition bien précise. Les branches ne devaient pas faire plus de 7 cm de diamètre, c'était pour cela qu'on parlait de bois raméal. Ainsi, ce matin-là Serge transportait 3 m³ de BRF dans le Risoux. La veille au soir, il avait passé trois heures à débiter les branches d'un frêne agonisant. En vérité, il ne transportait pas que du broyat de bois dans sa benne : il y avait aussi cette chose enroulée dans un drap blanc. Mais les quelques voitures sur la départementale n'avaient pas fait attention aux jambes qui dépassaient comme deux choses un peu comiques.

Maintenant il passait au niveau du virage où Gérard était tombé à la Transjurassienne, il y a longtemps de ça. Gérard c'était son oncle, son oncle adoré. En cet endroit précis où Serge passait avec son tracteur aujourd'hui, Gérard avait été bousculé par un voisin à lui qui l'avait doublé dans ce virage en épingle, redouté des skieurs. C'était il y a 40 ans, Serge le voyait encore lui dire « c'est le Loulou des Ruines, ce fumier, je me suis retrouvé les quatre fers en l'air et tout le commerce ! ». 2010, ça remontait à loin, le temps de l'insouciance pour Serge, c'était le bon temps, quand il y avait encore des semblants d'hiver, la course mythique était encore possible à cette époque-là. La dernière Transjurassienne avait eu lieu en 2029. Cela faisait déjà bien longtemps que l'arrivée à Mouthe ne se faisait plus, faute de neige. Gérard avait couru la dernière dans la catégorie « vétéran ».

Ce temps était bien loin. Les hivers étaient sans neige désormais, mais avec beaucoup de pluie, et les étés avaient perdu leur insouciance. L'été était clairement devenu la saison crainte, menaçante, la saison où on se cache, où l'on surveille ses propres réserves d'eau, où les plus chanceux partent passer l'été près de la Manche. La Côte d'Azur c'était fini. Nice c'était fini, Sanary c'était fini, Hyères c'était fini. Sauf pour ceux qui aimaient vivre à la cave. Le tourisme estival avait retourné sa veste. Ça coûtait trop cher en climatisation. La Provence était devenue un désert dès la

mi-mai, et les gens revenaient l'hiver pour ceux qui en avaient les moyens. Les villas sur la Côte d'Azur n'intéressaient plus grand monde. Les piscines restaient vides : on ne pouvait plus les remplir. Le Roussillon devenait une annexe du Sahara. Le climat de Séville s'était invité à Perpignan. Beaucoup de gens s'étaient pris une claque en 2033 : trop d'incendies, trop de villes privées d'eau, trop de glaciers irrémédiablement perdus, trop de morts, humains et non-humains. Les prix de l'immobilier avaient explosé dans le nord Cotentin. Serge avait hésité un temps à vendre sa ferme pour un deux-pièces à Cherbourg, puis il s'était dit qu'il n'était pas le plus à plaindre. En somme, tant qu'il restait de l'eau au lac des Mortes, tout n'était pas perdu.

En tout cas c'était arrivé comme ils l'avaient dit. Serge n'y avait pas cru au début, faut être juste. Comme tout le monde, il se pensait loin de la menace. Mais il avait vite vu les conséquences, même dans le Haut, surtout dans le Haut. Dans les villes, au début, ça ne se voyait pas que la nature crevait. Il était pêcheur et les truites avaient failli désertier du Doubs. Le problème du réchauffement climatique est que les arbres et les glaciers n'ont pas la climatisation et les rivières ne peuvent pas être perfusées. Bien sûr, il y avait eu la grande grippe australienne en 2041 et le réchauffement climatique était devenu quelque temps le cadet des soucis des dirigeants du Monde ; certains y étaient passés d'ailleurs, enterrés vite fait bien fait en quarantaine. Le quart de la population mondiale avait également succombé. Mais ce grand malheur était passé, comme tout le reste. Serge et sa femme avaient eu de la chance : ils avaient attrapé le virus mais ils n'avaient pas été rappelé par Dieu, ce que Serge avait interprété comme l'un des nombreux bienfaits de sa grande consommation d'ail.

Grâce à cette terrible épidémie, à côté de laquelle le Covid-19 tenait lieu de plaisanterie, Serge avait pu réaliser son rêve : enterrer des gens selon un processus bien particulier. En effet, il était devenu membre d'une association assez confidentielle au début qui militait pour la légalisation du compostage intégral des corps humains. Jusqu'à la venue du virus australien, Serge avait tenu une boutique d'appâts vivants pour pêcheurs à Pontarlier. L'activité liée à la pêche avait rapidement périclité avec l'assèchement des rivières, et il avait profité de la situation sanitaire pour soulager les morgues et les employés des pompes funèbres. Il avait répondu à l'appel à la bonne volonté lancé par le gouvernement quand on avait eu besoin de bras, face à l'afflux de corps. Simplement il l'avait fait à sa façon, mais toujours avec l'accord des familles. Les autorités n'avaient

pas été trop regardantes sur la façon de procéder de Serge. Il s'était fait un nom dans le milieu, et parmi les survivants. Face à l'urgence Serge avait inhumé ainsi de nombreuses personnes dans le Risoux. L'intérêt de la démarche est qu'on pouvait récolter jusqu'à un mètre cube de compost issu de la transformation des corps et de BRF. Une fois les os retirés, généralement au bout de trois mois, il fallait patienter encore 9 mois pour obtenir un fertilisant inodore et d'excellente qualité pour les jeunes plants d'arbres de la forêt. Les familles repartaient avec des parcelles de forêts parrainées. De nouvelles espèces étaient introduites. Il avait nommé sa petite entreprise « Retour en terre ». Contrairement à l'inhumation et à la crémation, le compostage intégral des corps ne polluait pas la planète. Déjà que les gens polluaient en vivant, ils ne pollueraient plus en mourant. Il avait même trouvé un slogan pour son entreprise « Un supplément d'arbres comme supplément d'âme ».

Enfin Serge arriva à la clairière de la Chapelle oubliée. Il avança jusqu'à la partie propice de la clairière, manœuvra doucement en marche arrière. Un peu de fumée sortit du pot d'échappement quand, l'espace d'un instant, il dérapa. Il mit le frein, et descendit de son tracteur. De la benne arrière il sortit le corps de son oncle enroulé dans un drap étrange : un linceul funéraire de la même matière que celle dont sont faites les boîtes d'œufs. Il posa Gérard sur le sol, la tête vers le nord. Il découvrit le drap pour le voir une dernière fois, puis remonta dans son tracteur. Il déversa ensuite le contenu de sa benne sur la dépouille de Gérard. Il y eut un grand bruit de broyat de bois qu'on déverse, et un petit nuage de sciures en guise d'encens. Pour finir il équilibra le tas de BRF avec sa pelle, forma une sépulture qui ressemblait à un gros bourrelet de neige. Ça lui rappelait le pelletage de la neige l'hiver, quand il creusait des tranchées à Foncine enfant. Maintenant c'était fini. Il reviendrait à l'automne, retirer les os, pour les jeter au-dessus des crêts du Jura, ce ne serait pas perdu pour les vautours moine des crêts. Il était mort il y a deux jours le Gérard. Mort à 92 ans en allant chercher les œufs dans sa grange.

Avant de repartir, Serge se retourna. Il était seul. Il urina au pied d'un jeune érable. Il savait que le précieux liquide avait un rapport carbone azote égal à un. C'était sa manière de rendre hommage au vivant, à la Terre, à son oncle. Un léger vent soufflait du sud-ouest, le vent de Saint-Laurent. Il allait pleuvoir.

Prix de l'originalité

De Charybde en Scylla

Pierre Michel

En ce mois de juillet 2050, les touristes affluaient sur la Côte d'Azur, comme à l'accoutumée, en provenance de toute l'Europe et même d'autres continents. En quelques décennies cependant, la plupart avaient dû modifier leurs habitudes de vacanciers. Rares étaient maintenant les estivants à oser s'aventurer en pleine journée sur le sable brûlant des plages ou les places surchauffées des centres-villes. La villégiature d'été sur la French Riviera était de plus en plus nocturne, les bains de mer souvent très matinaux. Le milieu de journée transformait le bord de mer en un quasi désert. Quant aux adeptes de randonnée ou d'escalade dans le Mercantour voisin, cherchant à fuir la touffeur des villes côtières, ils veillaient à éviter les tempêtes qui, depuis trente ans et la terrible et mortelle Alex, frappaient le haut pays de plus en plus fréquemment, de plus en plus violemment.

Victor s'était montré fort insistant, une attitude bien inhabituelle pour lui. Stella son épouse corse s'en était étonnée sans s'en formaliser outre mesure. Il disait aspirer à une longue et belle réunion de famille. Il avait tout organisé, les visites de lieux remarquables, les activités ludiques, les balades dans le moyen pays et même les menus ! Pour Baptiste et Antoine, la période était peu propice, contrariant leurs activités professionnelles. Mais les trois frères, natifs du sud de la Bourgogne, s'adoraient et leurs épouses s'appréciaient, à l'évidence. Alors chacun s'était arrangé pour profiter au mieux d'une semaine à Saint-Jeannet, village perché dans l'arrière-pays niçois. Stella et Victor y possédaient une maison sans prétention mais au charme provençal indéniable, à deux pas du célèbre Baou. Ils y bénéficiaient d'une vue exceptionnelle sur la baie des Anges et le cap d'Antibes, apercevant même la Corse, chère à Stella, lorsque le ciel matinal était clair.

Les trois frères s'appelaient souvent mais se réunissaient rarement, au grand dam de Victor. Les hasards de la vie et les nécessités professionnelles avaient dispersé la fratrie. Baptiste l'aîné avait repris l'exploitation viticole paternelle après le décès de leur père. Les choses avaient cepen-

dant bien changé en trois décennies dans ce sud bourguignon où le Chardonnay et le Gamay produisaient au début du XXI^e siècle des vins mondialement réputés, Pouilly-Fuissé, Moulin à Vent et autres Saint-Amour. Baptiste avait dû arracher de nombreux pieds de vigne, puis planter à leur place des cépages méditerranéens plus résistants à la sécheresse récurrente et aux parasites toujours plus tenaces. L'assemblage Grenache-Syrah-Mourvèdre s'était ainsi progressivement imposé sur l'exploitation familiale, quand des vigneronns voisins avaient opté pour le Cinsault et le Carignan. Baptiste avait également fait le choix de reconverter une partie de ses surfaces, plantant des oliviers et des agrumes. Par précaution financière, son épouse Alizée avait conservé son emploi d'infirmière. Elle partageait ses semaines entre de longues tournées en activité libérale et des vacances dans plusieurs EHPAD et à l'hôpital voisin de Mâcon. Elle avait enduré de multiples crises sanitaires, tentait de soulager les personnes âgées durant les canicules récurrentes, voyait les moyens de la santé publique se contraindre d'année en année. Ces bouleversements étaient probablement pour beaucoup dans le choix du couple de n'avoir qu'un enfant, un adolescent qui leur demandait souvent dans quel monde il mettait les pieds.

Antoine, le puîné, avait suivi sa femme Soizic dans sa Bretagne natale. Alors que le vignoble bordelais périssait, victime de conditions climatiques de plus en plus sévères, il avait tenté, avec un certain succès, d'appliquer le savoir-faire familial en créant ex nihilo un vignoble dans le Val de Rance, entre Côtes-d'Armor et Ille-et-Vilaine. Travaillant au début des blancs forts sympathiques, il avait ensuite décidé de produire et d'élever des rouges qui n'étaient pas sans rappeler les Graves d'avant la grande dépression des Bordeaux. Il avait rapidement fait des émules. Le Val de Rance avait acquis une belle réputation qui lui valait maintenant une appellation d'origine protégée dont Antoine était particulièrement fier. Dans ses cours de Sciences de la Vie et de la Terre, Soizic tentait quant à elle d'expliquer à ses élèves de collège pourquoi les choses avaient tant changé en Bretagne, entre montée des eaux, affaiblissement du Gulf Stream et marées d'algues vertes. Elle avait bien du mal à justifier l'inaction chronique des gouvernants à des adolescents qui n'avaient aucune idée de ce que « GIEC », « Protocole de Kyoto » ou « Accords de Paris » voulait dire... Leurs trois enfants, dans la même tranche d'âge, ne se gênaient pas pour reprocher à leurs parents un héritage environnemental qu'ils jugeaient bien triste.

Le benjamin Victor s'était quant à lui éloigné des métiers de la terre. Il le regrettait parfois, songeant au plaisir qu'il prenait, enfant, à accompagner son père dans les vignes, à participer aux vendanges, à suivre jour après jour la lente maturation du vin. Il avait néanmoins parfaitement conscience des difficultés que rencontraient ses frères, en lutte permanente contre des conditions qui rendaient leur travail toujours plus rude. Son métier à lui, c'était l'espace. Astrophysicien de formation, il avait ses quartiers à l'Observatoire de la Côte d'Azur. Il y était l'un des spécialistes de la reconnaissance et du suivi des astéroïdes. Si ses frères s'étonnaient qu'on puisse s'intéresser à des objets aussi lointains alors que la Terre vivait tant de profonds bouleversements, ils avouaient un grand respect pour leur jeune frère et ses connaissances scientifiques si pointues. Victor ne parlait pas de son métier, non qu'il pensât sa famille incapable de comprendre. Sorti de l'Observatoire, il revenait sur Terre et appréciait une vie simple et tranquille. Son épouse était, elle, dans le très concret. Stella œuvrait dans une banque de réseau comme conseillère patrimoniale de clients fortunés. Elle constatait chaque jour l'ambiguïté d'un discours d'entreprise qui, tout en vantant la finance vertueuse, investissait encore dans des projets parfois discutables voire contestables. Elle en avait pris son parti et partageait avec son mari les plaisirs d'une existence faite de petits bonheurs sans excès. Stella et Victor n'avaient pas eu d'enfant, n'en auraient pas. On se gardait bien d'en demander la raison. Ses belles-sœurs avaient d'abord supputé un problème physiologique. Elles avaient fini par comprendre qu'il s'agissait d'un choix délibéré du couple de ne pas donner la vie dans un monde au bord du désastre écologique.

Les retrouvailles furent douces et agréables, comme le fut la première soirée de cette réunion de famille tant désirée par Victor. Un bref orage d'après-midi avait un peu rafraîchi l'atmosphère. Baptiste et Antoine avaient pris soin d'apporter des échantillons de leurs domaines. La soirée se prolongea fort tard. Savourant tout autant les produits des deux exploitations bourguignonne et bretonne que la cuisine méditerranéenne de Victor, les convives alimentaient la conversation de multiples petits riens, plaisantant et riant des anecdotes de chacun sur les enfants, les voisins, les animaux de compagnie... Victor était radieux, du moins par moments. Cela n'échappait pas à Stella, qui, tout en devisant légèrement avec ses belles-sœurs et beaux-frères, cherchait à comprendre pourquoi son mari n'était pas complètement heureux.

Cette semaine en famille fut ce qu'en espérait Victor. Évitant autant que possible la cohue des touristes et la chaleur de mi-journée, les trois couples

partagèrent de précieux moments. Dans le vieux Nice, ils déambulèrent dans les ruelles étroites dessinées pour protéger d'un soleil agressif, dégustant des parts de socca poivrée et des pans bagnats huilés. Le long des antiques remparts d'Antibes, ils découvrirent les gigantesques travaux d'adaptation du « quai des milliardaires » à la montée progressive des eaux de la Méditerranée. La vallée de la Vésubie, meurtrie par les tempêtes successives, leur offrit heureusement des paysages préservés et des espaces où la biodiversité pouvait encore s'épanouir. Les soirées étaient le moment où se mêlaient souvenirs d'enfance et projets pour eux-mêmes et leurs enfants. On s'efforçait de ne pas trop penser à toutes les crises que vivait le monde ; on évitait d'en parler, du moins ces jours-ci. On s'offrait un répit, une bouffée d'air frais. Lorsque bourguignons et bretons envisageaient leur avenir et celui de leurs enfants, Victor se faisait curieusement songeur, triste. Stella s'inquiéta de cette attitude distante et s'en ouvrit à son mari qui demeura silencieux.

Ils décidèrent qu'un repas festif clôturerait cette belle semaine. La soirée commençait à peine dans le jardin méditerranéen de la maison de Saint-Jeannet quand Victor prit la parole une première fois, à contre-courant de la conversation.

– Et si vous restiez encore un peu ? Quelques jours ? Il y a encore des tas de choses à voir ensemble aux alentours...

Stella s'étonna, sans se froisser, de ne pas avoir été consultée. Ravis de la proposition, les autres n'en durent pas moins décliner l'invitation. Les exploitations ne sauraient attendre davantage, surtout en cette période. Alizée ne pouvait pas trouver au pied levé à se faire remplacer. Et Soizic avait promis à sa sœur de s'occuper de leurs parents âgés pendant ses deux semaines de vacances. On mit sur le compte de la déception la morosité de Victor qui n'empêcha pas les autres de continuer à se distraire gaiement.

Il s'écoula près de vingt minutes avant que Victor, contre toute attente, ne reprenne la parole, toujours sans se préoccuper des sujets de conversation.

– Je vais prendre un congé sabbatique, une année peut-être. Je viendrai vous visiter. Nous viendrons, si Stella peut faire de même. Ce sera bien... La surprise était totale, même pour Stella qui s'en offusqua.

– Quand as-tu décidé cela ? On aurait pu en parler ! Et je devrais laisser mon poste, alors qu'une promotion me tend les bras, parce que tu en as décidé ainsi ?

Le malaise était patent, les invités partagés entre étonnement et embarras. Cette fois-ci, Victor ne laissa passer que quelques secondes avant de poursuivre.

– J'ai quelque chose d'important à vous dire...

Soudain inquiets, les convives le pressèrent de questions, craignant l'annonce d'un grave problème de santé. Cherchant à détendre l'ambiance, Antoine se permit une boutade qui dérida Baptiste.

– Ne nous dis pas que le ciel va nous tomber sur la tête !

Victor porta sur lui un regard sans âme.

– Tu ne crois pas si bien dire... Au tout début de cette année, on a identifié un nouveau géo-croiseur de type Apollon. C'est un PHO...

– Excuse-moi, Victor, l'interrompit Baptiste. Tu peux traduire en français courant ?

– Tu as raison ; je vais faire court. Un astéroïde de grande taille présente un risque significatif de heurter la Terre.

– Je préférerais vraiment la version originale, osa Antoine.

– Je croyais, poursuivit Soizic, que depuis une trentaine d'années, on avait recensé de manière exhaustive tous les corps célestes susceptibles de présenter un danger.

– Oui et non, répliqua Victor. De nouveaux objets apparaissent régulièrement. Et certains ne sont détectables que peu de temps avant un impact possible. C'est le cas de... On l'a baptisé 2050GW, comme Global Warning. Ironique, n'est-ce-pas ? Si collision il y a, elle devrait avoir lieu dans deux ans environ.

– Je me souviens de DART quand on était adolescents, répliqua Alizée. C'était spectaculaire, cette altération de trajectoire ! Depuis, on a appris à se protéger. NASA, ESA, les autres... On a les moyens et plein de méthodes d'éviter un choc. On sait faire.

– C'est bien le problème. On sait faire ; quant à vouloir...

– Attends ! Tu veux dire...

Victor prit une profonde inspiration pour aller au bout de son propos.

– Depuis que le réseau international de surveillance a découvert 2050GW, l'ONU coordonne les équipes scientifiques chargées d'évaluer en permanence le niveau de risque sur l'échelle de Turin. Il est encore trop tôt pour déterminer le point d'impact et les conséquences. Mais au regard de la

taille de l'astéroïde, elles seront sans nul doute dramatiques, cataclysmiques, avec un risque réel de disparition de l'humanité. Dans le même temps, l'ONU négocie avec les pays ayant les moyens d'agir.

– L'ONU « négocie » ?

– Aussi étonnant que cela soit, oui, et c'est loin d'être gagné ! Tant qu'on n'en sait pas plus sur le point d'impact, chacun espère que le gros caillou, au minimum un kilomètre de diamètre tout de même, tombera chez les autres. La Chine verrait bien un trou à la place des États-Unis. Les Américains se disent que, sans la Russie, la vie serait plus simple. Les Russes rêvent de se débarrasser de l'Europe. L'Afrique aimerait bien prendre sa revanche sur tout le monde. L'Inde et le Brésil visent un nouvel ordre mondial où ils occuperaient une place majeure, voire la première. Et ça n'est pas tout...

– Il peut y avoir pire ?

– Tous les stratèges politico-militaires de ces grands pays ou de ces grandes organisations pourraient finir par se résoudre à coopérer si le risque avéré est trop grand, ce qui sera probablement le cas. Il faut impérativement qu'ils se décident avant la fin de l'année. Après il sera trop tard. Mais il y a pire en effet. Une pensée semble se répandre à grande vitesse auprès des conseillers, des théoriciens et autres responsables de tous bords dans le monde entier. On parle du concept GER pour Global Earth Reset. Certains prônent l'idée que l'humain, au regard de son action dévastatrice sur son environnement, n'a pas sa place sur Terre. D'autres, largement majoritaires, plaident pour une solution radicale au changement climatique. La conclusion à laquelle les uns et les autres arrive est la même : laissons 2050GW faire place nette pour donner une chance à la Terre de repartir de zéro. On fait un reset total et on laisse à nouveau faire la vie, un peu comme il y a soixante millions d'années avec l'extinction des dinosaures...

– Mais c'est un suicide collectif !

– Tout à fait, mais eux ne voient pas les choses comme ça. Et le lobbying qu'ils impriment dans les hautes sphères est terriblement efficace.

Victor paraissait épuisé par cette terrible confession. Autour de la table, les convives étaient cois, immobiles, comme des boxeurs sonnés par un coup de poing scélérat. Seules quelques cigales insouciantes faisaient entendre leur chant nuptial. Victor rompit le silence d'une voix sourde, esquissant un sourire triste.

– Peut-être échapperons-nous à 2050GW, ou peut-être pas. Bien d'autres 2050GW nous menacent, astéroïdes ou pas. Le grand Horace a dit :

« Carpe diem, quam minimum credula postero »,
« *Cueille le jour, et ne crois pas au lendemain* ».

Laissant quelques instants à chacun pour méditer la maxime du poète latin dans son sens originel, Victor prit le temps de les dévisager un à un. Puis il reposa sa question.

– Et si vous restiez encore un peu ?

Prix de la Science

Verbatim de l'émission de France Inter « Retour sur l'info » diffusée le 31 juillet 2050 à 19h Constantin Ardilouze

En ce mois de juillet 2050, il a fait bien frais pour la saison, cela n'aura échappé à personne. La France n'a pas connu un début d'été aussi frais depuis 2021 d'après les climatologues. Le manque de soleil ralentit la croissance du sorgho et du mil en Gascogne et le raisin du jeune vignoble des coteaux de Rennes est très en retard cette année.

Si les agriculteurs s'inquiètent, les touristes, eux, s'adaptent. Certains juilletistes ont profité des températures clémentes pour réinvestir la côte d'Azur. La région est, on le sait, boudée par les touristes depuis 15 ans, à cause des *ulvae doloris*, ces micro-algues urticantes qui prolifèrent chaque été le long des plages et compromettent la baignade. La chaleur accablante et les coupures récurrentes d'eau potable dans les stations balnéaires ont accentué la désertion de ce littoral, rebaptisé « Côte des masures » par les esprits chagrins. La dégradation accélérée des résidences de front de mer, abandonnées depuis les épisodes submersions côtières des hivers 2041 et 2044, a particulièrement terni l'image de la région.

Les intempéries ont aussi fait des heureux plus au nord, où des centaines de personnes se sont pressées au col du Galibier ce week-end pour profiter des petites chutes de neige exceptionnelles pour la saison, et parfaitement anticipées par Météo-France. La route, interdite aux automobiles depuis 2038, ainsi que l'ancien parking du col étaient saturés de familles à vélo chaudement équipées de gants et bonnets, venues faire quelques boules de neige ou tenter une glissade en luge sur la fine couche de poudreuse. La constellation de micro-drones IHFOS (Imagerie Haute Fréquence pour l'Observation et la Surveillance), qui sillonnent le ciel européen 24 h sur 24, a dénombré pas moins de 2500 curieux entre 10 h et 18 h sur le col, avant la remontée des températures en soirée qui a vite eu raison de la neige.

Sur le volet politique intérieure, IHFOS, justement, n'en finit plus d'alimenter les polémiques en ce mois de juillet. La semaine dernière, deux familles d'Hendaye ont été arrêtées par la police et inculpées après avoir été repérées par les drones en train de faire passer clandestinement la frontière franco-espagnole à une trentaine de réfugiés climatiques andalous, enfreignant les accords européens de Kiev sur la gestion des migrants environnementaux.

Les ONG dénoncent un dévoiement de l'usage d'IHFOS vers la surveillance des personnes et au détriment de celle des émissions illicites de CO₂ et de méthane, qui proviennent principalement des véhicules thermiques prohibés et des élevages intensifs de volailles. Bien qu'interdits depuis longtemps, ces élevages de poulet en batterie continuent d'alimenter en viande le marché noir en Russie, dont l'économie et l'autosuffisance alimentaire sont toujours aux abois, 26 ans après la capitulation de Vladimir Poutine en Ukraine. La présidente de la République française a d'ailleurs sèchement recadré le ministre de l'Intérieur, en rappelant que les ressources d'IHFOS étaient destinées en priorité aux actions en faveur du climat et de la biodiversité, portefeuilles dont le premier ministre Thomas Pesquet a désormais la charge.

Ouvrons maintenant une page « international et géopolitique » : la présidente et son épouse se sont rendues à New-York en voilier solaire au début de la semaine, à l'occasion d'un sommet crucial de l'ONU avec le FMI et la Banque Mondiale. Les dirigeants du monde entier ont précisé, au cas par cas, leurs besoins ou leurs engagements financiers dans le cadre du FRICC (Fonds de Résilience Internationale au Changement Climatique) pour les dix ans à venir. Ce mécanisme, imaginé par la première ministre suédoise Greta Thunberg, fixe des plafonds universels pour le revenu des individus, le profit des entreprises et le PIB par habitant des états, tout surplus financier devant obligatoirement alimenter le FRICC. Ces plafonds ont été déterminés par une intelligence artificielle sino-américaine entraînée sur un corpus de millions d'études socio-économiques internationales des 100 dernières années. Le FRICC, on le rappelle, a été conçu pour fournir un soutien financier équitable aux pays les moins développés, aux services publics de chaque pays et aux personnes les plus modestes. En dépit du consensus mondial sur un maintien, nécessaire mais contrôlé, des classes sociales et des différences de richesse entre États et entre individus, le FRICC a permis un net comblement du gouffre des inégalités qui s'était fortement creusé entre les années 1980 et 2030. La plupart des spécialistes

s'accordent aujourd'hui sur le rôle déterminant du FRICC pour la stabilité mondiale, menacée de rupture après les pandémies successives de Covid-19 et Covid-24, les crises migratoires et la montée des impérialismes.

Depuis sa mise en œuvre en 2034, le FRICC commence à porter ses fruits. Un exemple parmi tant d'autres concerne la remise en état de marche du système de santé haïtien, avec des hôpitaux désormais gratuits et performants, et une espérance de vie qui a bondi dans le pays. On peut aussi citer le renouveau de l'Université Nationale, à Port-au-Prince, quasiment moribonde il y a à peine 25 ans. Là-bas, les fonds ont permis l'émergence d'une recherche de pointe en biotechnologies, qui attire des scientifiques du monde entier et qui a été récompensée cette année par le prix Nobel de physiologie et médecine, attribué au professeur Baptiste Dumarais.

Nous ouvrons d'ailleurs notre page Science avec un zoom sur ces travaux coordonnés par l'équipe du professeur Dumarais, en collaboration avec l'IRD français et l'université de N'Djamena. Les scientifiques sont parvenus à isoler une souche de levure dépolluante, capable de se multiplier dans des déchets organiques et de fixer plusieurs métaux lourds sur sa membrane. Le développement extrêmement rapide de ces champignons microscopiques dans une eau polluée permet d'en débarrasser les composants toxiques et de la rendre consommable après sédimentation et filtration des levures mortes. Le champ des applications est révolutionnaire : dépollution à moindre coût de sites industriels, régénération de rivières dans lesquelles la biomasse aquatique a disparu, comme le Yangtsé ou le Pô, et bien sûr préservation de cette ressource vitale grâce au développement d'unités légères de traitement domestique des eaux usées permettant leur recyclage et leur consommation. Cette découverte bouleverse les perspectives d'avenir des milliards d'habitants de la planète les plus sévèrement frappés par les sécheresses d'origine anthropique, autour de la Méditerranée, de la corne de l'Afrique, l'Argentine, la Chine centrale et l'Australie.

Parmi les autres faits marquants de l'actualité de cette semaine, on notera aussi les violentes échauffourées à Oslo, où la confrontation entre manifestants et policiers a fait des dizaines de blessés et entraîné de nombreuses dégradations dans le centre-ville. Des milliers d'habitants s'étaient réunis spontanément samedi sur la place Volodymyr Zelensky de la capitale norvégienne pour protester contre le projet du gouvernement conservateur d'extrême-droite de prolonger de 10 ans l'exploitation du pétrole en mer

du Nord. La fermeture de ces gisements, les derniers encore en activité sur le continent Eurasiatique, est un prérequis pour l'adhésion du pays à l'Union Européenne, que la population a pourtant largement plébiscité lors de la consultation de 2047.

Sans transition, nous ouvrons une page « sport », avec la coupe du monde de Football 2050. L'Inde, gagnante malheureuse du tirage au sort il y a 6 ans pour accueillir l'événement, s'évertue à faire bonne figure pour terminer les préparatifs pour accueillir dignement les délégations internationales tout en préservant son objectif « zéro émission carbone » à l'horizon 2055. Le prix prohibitif des déplacements en avion pour les équipes, leur staff et les supporters, ainsi que les restrictions sur les budgets de sponsoring ont considérablement réduit les enjeux d'argent autour des compétitions sportives internationales. En conséquence, les pays hôtes n'en tirent plus grand bénéfice et doivent même payer au prix fort les constructions et rénovations de stades et autres infrastructures. En coulisses, le gouvernement indien souhaiterait échelonner l'acquittement de la lourde taxe carbone réclamée par le FRICC pour compenser les émissions de CO₂ liées au Mondial. En vue des prochaines éditions de cette compétition toujours aussi populaire, la pression s'accroît sur la FIFA pour qu'elle reverse au pays hôte 90 % des droits audiovisuels qu'elle perçoit à travers le monde pour la diffusion des matchs en direct sur Internet.

Enfin, on termine notre émission avec le bulletin météo pour les deux premières semaines d'août. L'anticyclone sera hélas de retour en force sur une grande partie de l'Europe. Le soleil sera bien présent avec des températures qui repasseront nettement au-dessus des normales de saison. On attend des pointes à 39 °C jeudi sur le Finistère et les côtes de la Manche, 42 °C des Pays de Loire à l'Île de France et au Grand-Est, 44 °C sur Bordeaux, Toulouse et Lyon et, ponctuellement, jusqu'à 47 °C dans l'intérieur de la Provence et du Sud-Ouest. On restera assez loin des records saisonniers, mais une vigilance orange canicule est probable et les autorités devraient ordonner, comme chaque année, le prépositionnement de tous nos canadiens aux abords des principaux massifs forestiers du pays.

On se retrouve le 7 août à 19 h pour votre prochain rendez-vous radio « Retour sur l'info ».

Prix de l'humour

En marche !

Jacques Simeon

En ce mois de juillet 2050, les orages ont été si nombreux que je ne suis pas sorti de mon appartement à l'Elysée, juste fait quelques incursions dans le jardin. Depuis que la présidence a été transférée à la place de la Salpêtrière et que le palais a été transformé en maison de retraite temporaire, c'est un petit havre de calme. Évidemment, avec l'Outdoor code, c'était calme partout mais la radioactivité a baissé et on vient de passer à « quatre heures » conseillé. De toute façon, j'en ai marre, j'ai envie de marcher et, à 73 ans, un peu plus, un peu moins... Je vais aller au Conseil constitutionnel à pied. Au moins les orages ont ça de bon qu'ils lessivent l'atmosphère et le sol et réduisent la pollution chimique. Ça fait longtemps que je n'avais pas siégé en présentiel, je me demande s'il y aura quelqu'un d'autre, Sandrine sans doute, elle aime se donner ce genre vieille France maintenant et ouais, ouais, en tant que présidente etc... La promenade est très agréable, les quais ont repris une partie de leur animation, le soleil est éclatant malgré l'aspersion par drones pour le voiler un peu et réduire la température, au sommet de la couche limite m'a dit un météo une fois. PhilipX18, mon garde du corps, suscite quelques regards, c'est un modèle nouveau, il est vraiment très humanoïde, les gens sont frappés. Il fait 40 degrés d'après mon holo-ordi connecté mais avec mon correcteur de ressenti que j'ai réglé à 25 degrés, je me sens à l'aise. On ne voit plus trace des orages, ça a séché vite. Des gens ont besoin, comme moi, de sortir de leur tanière et la surveillance des horaires se relâche... L'ambiance est légère, les quais de Paris comme on les a toujours connus. Faut dire qu'avec le revenu universel, les fainéants ont la belle vie. Des retraités aussi, ou des dispensés plutôt, de vrais retraités, c'est rare maintenant. Tiens, un moineau ! Donc ils n'ont pas tous disparu, les écolos exagèrent. Les réfugiés bengalais fuyant la montée des eaux dans leur delta ont l'air parfaitement à l'aise, mais les Français qui n'ont pas de correcteur souffrent de la chaleur. Tout le monde n'a pas les moyens, c'est vrai, mais le plus probable est qu'ils refusent la pose d'une puce au cerveau... l'intégrité de leur corps et tout ça ! C'est la fonction localisation qui provoque beaucoup de réticences, mais c'est justifié par l'ajustement

à la température locale. En revanche, ça ne protège pas les fonctions physiologiques, il faut s'hydrater régulièrement et surveiller la peau. Il y a des polémiques sur les peaux métissées, devenues majoritaires chez les jeunes, qui diminueraient le risque des ultra-violets... Peut-être. Certains, les joggeurs notamment, portent des gilets humectants. C'est moins cher mais, j'ai essayé, ce n'est pas très efficace. Les brumisateurs fonctionnent, symboles de nos contradictions...

Le problème de l'eau est justement le sujet de la réunion du Conseil aujourd'hui. Pour la température, avec le début de la diminution de l'accroissement de l'utilisation des hydrocarbures, on est sur la bonne voie pour l'objectif « pas plus de + 6 degrés à échéance du siècle » défini à la COP 52. Et puis avec les correcteurs, ça change tout. Pour l'eau, c'est autre chose. Il y en a soit trop, soit trop peu. L'avenir, c'est la désalinisation qui, en plus de nous fournir de l'eau douce, va vider un peu la mer, mais pour l'instant, on est loin du niveau souhaité. Le gouvernement a fait voter une loi de privatisation des nappes phréatiques pour réguler leur utilisation rationnellement, clarifier les droits de pompage pour les bassines mais il a trop tardé, la résurgence de l'esprit publicard provoque une opposition et des députés ont lancé une procédure d'anticonstitutionnalité. A priori, ça devrait être rejeté mais le gouvernement a une attitude ambiguë. Devant les manifestations qui s'aggravent et bravent l'Outdoor code, on se demande s'ils ne seraient pas heureux que nous stoppions les frais pour des raisons constitutionnelles bidon. Ça va châtaigner au Conseil, avec Marine qui prétend être pure supportrice du service public, Rachida qui a des copains à Veolia et à la FNSEA, Sandrine qui cherche à affirmer qu'elle préside le Conseil. Mon opinion est faite, la privatisation va rentabiliser l'eau douce, d'accord c'est un bien commun mais le privé le gèrera mieux, les cabinets de conseil sont unanimes. Moi je vais oser, mais les autres ? Je me souviens du vote et de la polémique épiques lors de la loi sur l'Outdoor code, du passage au Conseil après le vote et des manif géantes contre cette loi pourtant raisonnable après les frappes nucléaires en Pologne et Ukraine. C'était la panique en haut lieu et Clémentine a été bien soulagée que le Conseil déclare la loi anticonstitutionnelle pour ne pas avoir à se contredire honteusement. Et finalement, c'est resté une simple recommandation.

Dans 10 minutes je serai au Palais-Royal, me dit Philip. Je le savais mais j'ai tiqué à ses mots, sa diction m'a paru bizarre. Je dois être stressé,

je n'aurais peut-être pas dû faire cette marche. Je commence d'ailleurs à avoir chaud. Je sens la sueur couler dans mon dos. Il faut croire qu'à mon âge, même à 25 degrés, la marche fatigue. Pourtant je l'ai déjà fait et ces symptômes sont nouveaux. Oh !!! A moins que... Je farfouille sur ma commande au poignet, mon holo-ordi ne semble pas vouloir s'allumer. On dirait qu'il y a un problème dans le réseau. « Emmanuel ! Procédure de secours ! ». C'est PhilipX18 qui m'alerte oralement. « Oui, Philip... il y a une panne ? » « Peux-tu répéter ? ». Je reste interdit une seconde avant de réaliser que pour lui parler en direct, je dois tourner la tête vers lui. Bon, je répète et là « Réseau Internet coupé » « Comment ça coupé ?... en carafe ? »... Il gargouille un peu, zut, j'ai encore employé un mot inadéquat pour un robot... « en attente tu veux dire ? ». « Non, coupé »... Je commence à m'inquiéter; « Mais, il y a un diagnostic ?, un avis de reprise ? » « Non, juste coupé » Je reste sans voix, je n'ai jamais vu ça. Philip se rend compte de mon trouble, il utilise ses fonctions sociales humaines pour m'apaiser. « Je suppose que les techniciens vont rétablir bientôt » me dit-il. Je sens comme un doute dans son ton. C'est subtil et significatif. Bon, restons calmes. Il y a quelques mouvements divers autour de moi, des personnes qui, comme moi, constatent qu'elles ne sont plus connectées. Mais pas tous ! Certains sont encore en train de consulter leur téléphone. Où est mon Muskphone ? C'est un réseau satellite à l'ancienne et non quantique comme l'Internet. « Voulez-vous votre Muskphone, Emmanuel ? ». Il y a pensé aussi ! Et ça marche, ouf. C'est le bon moment d'ailleurs, Sandrine m'appelle. « Où est-tu Emmanuel ? » « J'arrive, je ne suis pas en ligne, je viens à pied, mais j'ai un problème avec le réseau » « Oui, c'est général, je ne sais pas ce qui se passe ». Un ange passe, elle a l'air occupée. « Attend » elle me dit. Je continue à avancer, de grosses gouttes de sueur sur ma chemise. « La clim est coupée » elle finit par me dire. Les brumisateurs ont stoppé leur action. Le goutte-à-goutte d'arrosage des peupliers est arrêté. J'ai entendu dire que les feuilles commençaient à tomber deux heures après l'arrêt. Les gens commencent à réaliser qu'il se passe quelque chose. Il y a des milliers de systèmes partout qui sont connectés et doivent être en panne. Tout à coup, j'entends un grand bruit derrière moi: un drone qui s'est écrasé. Ouh la la ! L'affolement commence à gagner les promeneurs. Celui-là est tombé sans dommage humain, mais ils vont tous tomber ! Heureusement j'arrive au Conseil, mais on y étouffe, presque pire que dehors. Je comprends que, sans correcteurs de ressenti, ils aient voulu remettre la clim mais je ne comprends pas pourquoi elle a besoin d'être connectée. Sandrine a coupé la communication. Ah, la revoilà je suppose, ça sonne...

mais c'est pas ça, c'est une Breaking news. « Dans deux minutes, le Président de la République va faire une communication à la nation ». Je blêmis, ça doit être grave, est-ce à cause de la panne ? un piratage important ? Je m'assieds dans un fauteuil du hall. Tout le monde autour est pendu à son téléphone. Kylian apparaît, agité, sérieux, on dirait moi-même au début du premier Covid. Il confirme le piratage, affirme que ce sont des militaires russes spécialisés, que c'est en fait une cyber-attaque contre la France pour l'affaiblir alors qu'un assaut terrestre est lancé en Allemagne. Kylian fait le bla-bla habituel : la France est en train de réagir, gna-gna-gna et tout. Il se débrouille, il n'y a rien à dire. J'avais déjà remarqué qu'après sa Coupe du monde ratée en 2026, il avait été bon à l'oral. Son élection a été une surprise mais les électeurs ont dû en avoir marre de n'avoir que des présidentes, trois de suite quand même. La guerre donc, encore, les Russes persistent, ne se lassent pas, et cette cyber-attaque massive peut faire beaucoup de dégâts. Je suppose que la réunion est annulée mais je passe voir Sandrine malgré tout. Elle est en discussion avec des techniciens au sujet de la clim. Ils vont pouvoir la remettre en marche. Je vais rester un peu, reprendre mes esprits et aviser ensuite.

Ça fait trois jours que j'avise dans un inconfort total, si l'on excepte, heureusement, la clim. Tout le personnel est resté y compris Sandrine. Au début, je voulais repartir illico mais un désordre inquiétant commençait à s'installer dans la rue. Les drones, sans guidage, se sont tous écrasés, stoppant la surveillance. Boutiques dévalisées, cartes bancaires dévalidées, bagarres, policiers et roboliciers débordés. Le tapis roulant sur les quais est en rade. Philip m'a proposé de rechercher un taxi tout en m'avertissant que ça pouvait être dangereux. Nous nous sommes installés comme pour un siège, à l'affût d'informations, essayant d'évaluer la gravité de la situation. Nous pouvons tous converser avec notre propre robot grâce à leur logiciel de proximité à condition d'être à faible distance. Nous pouvons recevoir les flux d'infos par le réseau Musk et j'ai vite compris pourquoi il continue à fonctionner. Il relaie avec zèle les infos et la propagande russes. Les heures passent, stressantes, nous réunissons ce que nous pouvons capter comme renseignements. Les Russes ont attaqué sur la ligne de front allemande. La surprise, c'est qu'ils n'ont pas d'abord balancé des missiles aveuglément, ils ont lancé l'assaut avec des milliers de robots accompagnés d'humains pour les guider. Les autres pays européens ont subi cette cyber-attaque qui prive l'Allemagne d'une grande partie de l'aide souhaitée. L'armée allemande communique peu de chose. Elle pré-

tend résister, espérons. Chez eux, et en France aussi, les transports sont en mode très dégradé. Après des accidents graves, certains mortels, au moment de la coupure de la régulation, les opérateurs de transports ont relancé avec des moyens humains. La police a presque repris en main la situation au prix d'une énorme pollution chimique due aux grenades et d'un gâchis d'eau pour les lances anti-émeutes. Le tout, dans une chaleur intense. Il y a des évanouissements, les hôpitaux commencent à être débordés. Heureusement que Rachida les a privatisés, ce serait pire sinon. Un médecin urgentiste passe à la télé en pleurant pour du renfort. On n'a plus de nouvelles de Kylian depuis son discours. Peut-être est-il en train de décider pour le match de foot de ce soir dont la tenue ou non partage la vedette avec la guerre dans les médias.

Six jours maintenant. Il paraît que les services antipiratage ont trouvé où ils devaient traquer le logiciel pervers, mais ils n'ont pas encore réussi à remettre en marche. Il est redevenu possible de circuler bien que les taxis soient débordés, seuls des humains les conduisent. Beaucoup de gens se déplacent à pied, les rues débordent de monde, dans une ambiance variant entre affolement et débrouillardise. Sans drones de surveillance, les gens on recommencé à pomper dans la Seine, réduisant encore le débit déjà au plus bas. Sur la ligne de front, ça semble se passer comme les dernières fois. Les Russes envoient des vagues d'assaut désordonnées qui se brisent sur les systèmes occidentaux perfectionnés. Leurs robots sont moins efficaces que les robots allemands et tombent comme des mouches. Ils ont aussi de lourdes pertes humaines. Mais ils ont recommencé à bombarder. Je ne sais pas pourquoi ils s'obstinent, à chaque tentative ils prennent la pâtée... enfin, sauf une fois, quand Washington est retombé aux mains des Néotrupistes et qu'ils ont pu annexer l'Ukraine et la Pologne. En France, le plus dramatique, ce sont les feux de forêt. Les robots-pompiers, sans connexion, agissent mal à propos et beaucoup sont détruits. Les drones arroseurs et les systèmes automatiques d'arrosage au sol sont tous hors service. Les pompiers humains, bien que privatisés, ne sont pas assez nombreux, pourtant ils sont admirables. Si j'étais encore président, je sais quel discours je ferais pour les glorifier. Les feux les plus inquiétants sont... – « pardon ? » Philip me corrige mon texte; il me dit de remplacer « bien que » par « parce que »... !!!! – Je le rembarre sévèrement, il sort de son rôle là. Mais reprenons, les plus inquiétants sont les feux en Sologne et à Fontainebleau. Les flammes s'approchent d'Orleans, il y a déjà des évacuations. Kylian doit hésiter à faire intervenir l'armée qui

est sur le pied de guerre pour aller éventuellement aider l'Allemagne. La police est mobilisée pour maintenir l'ordre. Des bandes viennent arracher les gilets humectants. C'est un peu l'anarchie. Et la chaleur s'amplifie encore, même avec la clim, on le ressent, c'est devenu moite, il faudrait que les orages éclatent. Ils ont commencé d'ensemencer des nuages avec les microparticules de plastique de la pollution d'altitude qui, paraît-il, sont d'excellents noyaux de condensation. Le vent vient du sud, si le feu de Fontainebleau atteint Paris, ça va être dramatique.

Dix jours. J'ai pu rejoindre directement Amiens en voiture sécurisée fournie par la Présidence et conduite par Philip. J'ai cru ma dernière heure arrivée. Les orages ont éclaté pendant le trajet et ont été terribles. Un ruisseau a débordé sur l'autoroute et je ne sais pas comment Philip a fait pour passer. L'avantage est que ces orages ont déversé suffisamment d'eau pour éteindre les incendies. Sur le front allemand, les Russes ont reculé un peu, le réseau est rétabli, mon correcteur de ressenti remis en marche et je n'ai plus besoin de clim. Il y a eu des morts par hyperthermie, électrocution ou noyade. En même temps, une controverse a éclaté. Certains prétendent que les bassines prévues pour les pompiers étaient à sec parce que des agriculteurs les ont vidées pour arroser leurs récoltes. Voilà, si on avait privatisé les nappes, la gestion aurait été mieux faite, les utilisateurs mieux identifiés. Sandrine va reprogrammer bientôt la réunion, nous allons traiter le sujet. Mais je resterai chez moi cette fois.

Prix de l'imaginaire

La Fuite

Alix de Cazotte

En ce mois de juillet 2050, l'alerte avait été donnée sur le niveau d'eau du réservoir de la Gigapole. En dépassant le périphérique, au volant de son pick-up, Adélaïde plissa les yeux et fixa la route, déterminée. C'était la première fois qu'elle s'aventurait aussi loin hors du centre urbain. Elle devait s'orienter, entre le soleil aveuglant et le GPS qui fonctionnait par intermittence une fois son véhicule passé dans la zone blanche. La vieille carte routière qu'on lui avait confiée était pliée dans la poche interne de sa veste thermique, un talkie-walkie était fixé sous son siège, à portée de main – les anciennes ondes radiophoniques prenaient le relais des téléphones hors de la ville hyper-connectée. Dans son coffre : cordages, rustines, pinces, valves, combinaison thermique étanche, jumelles et baudrier d'escalade.

Le CRRE, le Consortium de Rationalisation de la Ressource en Eau, comptait sur elle. Parmi les membres de l'Unité des Ingénieurs Hydrauliques et Plombiers d'Élite, elle avait été choisie entre mille pour cette mission de haute volée, car elle faisait partie des meilleurs. C'étaient des tâches excessivement physiques, mais qui requéraient aussi une intelligence technique très poussée. Avec sa carrure athlétique, elle était très souple, à la fois légère et forte ; elle analysait les problèmes très vite et elle était particulièrement tenace. Sa façon de plisser ses yeux verts quand elle réfléchissait était devenue légendaire parmi ses collègues. Quand il avait fallu plonger dans les bas-fonds des anciens égouts pour supprimer les réseaux obsolètes, qui pouvaient être réutilisés par des groupuscules rebelles pour des détournements clandestins, elle était la première à plonger dans les tunnels, à s'aventurer dans les recoins les plus profonds, à plonger les mains dans la crasse malgré les cafards et la rouille. Mal protégées, ses mains étaient devenues calleuses, et elle avait parfois mal au dos, mais elle s'entraînait à l'escalade pour rester musclée et robuste. Elle n'avait jamais lâché l'affaire, et, tant que le dernier des derniers tuyaux de l'ancien réseau tenait en place, elle avait trimé. Toute cette vieille plomberie avait fini à la casse, et les fameux groupuscules terroristes n'étaient

maintenant plus qu'une légende urbaine, que les Citoyens se racontaient les uns aux autres pour se faire peur.

Aujourd'hui, pour alimenter en eau la Gigapole parisienne, un aqueduc avait été construit sur plus de cinq cents kilomètres, érigé à une hauteur vertigineuse pour éviter les pillages. Une pompe au large de la côte Atlantique prélevait l'eau que l'aqueduc acheminait vers l'Est, une fois filtrée par la station de désalinisation. L'eau transitait par les Réservoirs et arrivait dans les BIC, les Bulles Individuelles Connectées, qui avaient remplacé les appartements. Pendant des décennies, ce système avait fonctionné.

Toutefois, depuis le début de ce mois de juillet, les capteurs étaient formels : une fuite était apparue quelque part sur le tronçon entre les villes mortes de Rouen et Lillebonne. Le débit de l'eau s'était amenuisé petit à petit au cours des dernières semaines, puis plus drastiquement les trois derniers jours. Il était vital de colmater la brèche. Et très vite. La canicule pesait de tout son poids sur la gigantesque ville, et cloîtrait les Citoyens à l'intérieur des BIC. Si pénurie d'eau il y avait, un soulèvement pouvait éclater, comme en 2043.

Adélaïde fonçait sur l'asphalte luisant, et se concentrait. Primo, localiser exactement la fuite. Secundo, escalader le pilier massif de l'aqueduc, son matériel sur le dos. Enfin, installer la réparation d'urgence et envoyer son diagnostic aux bureaux de la CRRE, pour qu'ils décident ou non de lancer une réfection plus complète.

Après deux heures de route, elle prit un virage vers Rouen. Elle apercevait depuis quelques kilomètres la silhouette blanche de l'aqueduc, longue ligne droite blanche qui semblait trembler dans le ciel bleu, à cause du vent brûlant qui troublait l'air. Plus elle s'approchait, plus la structure se précisait. Elle distinguait maintenant les deux piliers qui séparaient la section où la fuite avait été détectée. Adélaïde tourna le volant et sortit de la route, roulant sur la terre brune en soulevant des nuages de poussières, écrasant de ses roues de maigres buissons et évitant de longs cactus. Elle se rapprochait de la première des deux gigantesques colonnes. Il fallait qu'elle se gare devant, qu'elle scrute avec ses jumelles le dessous de l'aqueduc, en partant du premier pilier jusqu'au second, pour repérer la faille ; ensuite, elle déterminerait son plan d'action. Elle sortit de la voiture, affronta l'air brûlant sur son visage, le corps protégé par son vêtement

thermique, et avança en écartant de ses bottes les broussailles sèches qui jonchaient le sol et tapant des pieds pour faire fuir les serpents. Elle parvint à faire le tour du pylône, et s'arrêta net.

Un énorme et vétuste tuyau gris en caoutchouc, couvert de rustines et de réparations hasardeuses, était fixé au pilier par de grossiers cordages. À terre, le tuyau s'enfonçait dans les ronces et semblait sinuer très loin. Adélaïde leva les yeux vers le ciel : le tuyau s'élançait vers les hauteurs, à perte de vue. À travers ses jumelles, elle observa un raccordement rustique ventosé à l'aqueduc, sans doute fissuré. Elle colla son oreille au tuyau : c'était clair, l'eau y coulait.

Un détournement illégal ! Comment était-ce possible ? D'après Gigapole TV, les derniers rebelles avaient disparu après le soulèvement de 2042. Plus personne n'était censé habiter dans les zones mortes. Adélaïde plissa ses yeux verts, réfléchit une seconde, et eut une prise de conscience, aussi soudaine qu'irréfutable : jamais elle n'aurait dû accepter de partir sans équipe aussi loin du Centre. Ses collègues s'étaient renvoyé la balle les uns aux autres, timorés, avaient chanté les louanges de son don pour l'escalade, de sa ténacité, de sa bravoure, pour en réalité mieux se défaire. Les ronds-de-cuir du CRRE avaient encore une fois fait preuve de leur célèbre lâcheté bureaucratique ; ils l'envoyaient en fait au casse-pipe, et elle avait foncé tête baissée pour leur montrer qu'elle n'avait pas peur, elle. Elle avait été manipulée, et maintenant, elle était seule.

Seule dans la brousse, sans armes, avec sa grosse voiture blanche que l'on avait dû entendre arriver depuis des kilomètres. Il lui sembla voir un buisson vaciller ; était-ce la chaleur qui perturbait sa vision ?

Réagir, vite. Adélaïde fonça vers son pick-up, monta sur le siège, démarra. Les mains tremblantes, elle attrapa comme une furie le talkie-walkie et l'alluma :

– Renforts ! J'ai besoin de renforts... Allô ?

Ce vieux machin grésillait. Pas la patience, pas le temps. Elle enclencha la marche arrière.

C'est là qu'un coup violent retentit sur sa gauche. La vitre vola en éclat. Ses oreilles se mirent à siffler. Ensuite, plus rien.

– Fuck. Que fait-on maintenant ? On la tue ? En tout cas, on est repérés maintenant. On n'aurait jamais dû détourner toute l'eau, bien sûr ils allaient finir par envoyer quelqu'un et si celle-là ne revient pas, ils vont lancer l'armée.

– Tais-toi. Laisse-moi réfléchir. De toutes façons, pour la fuite on n'avait pas le choix, la fissure s'agrandissait. Soit on laissait l'eau filer et ils envoyaient quelqu'un, soit on récupérait l'eau et ils envoyaient quelqu'un aussi. On n'allait pas gâcher de l'eau douce.

– Super, donc on a l'armée chez nous dans deux jours, quoi qu'il arrive, et on aurait pu anticiper ça depuis le début. Excellent plan, bravo. On est tous morts.

– Ta gueule, je te dis. Je réfléchis.

– Et, en plus, pourquoi c'est toi qui portes sa combinaison thermique et pas moi ? C'est moi qui l'ai assommée. Je fais tout le boulot, Monsieur ramasse les trophées.

Ecoute-moi : personne ne sait qu'on n'existe. Donc, personne ne peut nous tuer. Le seul problème, c'est le tuyau, il nous rend trop facile à repérer. On a rempli trois réservoirs, on est bons pour un moment. Il faut juste qu'on trouve une solution pour l'enlever et le cacher.

– Le seul problème ? Et la grande perche là, avec son GPS et sa puce connectée ? Par ailleurs, c'est Anthony qui avait réussi à escalader le pilier et fixer le tuyau. Comment on fait pour remonter sur ce truc maintenant qu'il est mort ? Et tu as détourné la conversation. Pourquoi c'est toi qui as la combinaison thermique ?

– C'est moi le plus intelligent. Tu peux avoir le talkie-walkie.

Où était-elle ? À qui appartenait ces deux voix qui s'affrontaient ? Adélaïde cligna des yeux, les ouvrit, les referma aussitôt, terrassée par une vague de douleur et de chaleur. Sa tempe lui faisait atrocement mal. Elle porta sa main à son front et toucha une bosse, très chaude. Elle rouvrit les yeux. Malgré la fièvre qui montait, elle distingua petit à petit : un plafond de pierres épaisses,

une table en bois. Sur la table, sa carte routière déployée. Un sol en terre battue. La lumière entrait par une très fine fenêtre. En se redressant péniblement, elle comprit qu'elle était sur une couchette à même le sol. C'était une maison clandestine ; elle était chez des pillards. Ils avaient commencé à parasiter l'eau petit à petit, puis avaient été dépassés par l'ampleur de la fuite qu'ils avaient réussi à créer, et avaient entrepris de détourner tout le débit. La question était : combien étaient-ils ? Était-ce un village, un hameau... ?

On l'avait donc assommée ; on l'avait jetée ici, puis on lui avait volé sa combinaison thermique. Et où était son pick-up ? À présent debout, la main toujours collée à sa tête qui l'élançait, elle avisa sans la toucher la porte qui semblait verrouillée. Derrière cette porte, ces deux voix d'hommes, qui continuaient à se disputer.

– Admettons : on arrive à défaire notre dispositif demain et à cacher tout ce bordel dans les cactus. Qu'est ce qu'on fait pour l'eau qui tombera de la fissure ? Parce qu'elle va juste couler par terre, en fait. Je croyais qu'on ne gâchait pas l'eau douce ?

– Pas le choix. Peut-être que ça fera repousser des fleurs. En tout cas, il faut qu'on échappe aux milices, pour le moment.

– Des fleurs ? Ce serait la plus belle des choses... Tout cela ne nous dit pas comment on va faire. On n'est pas de la première jeunesse, enfin, surtout toi.

– Merci. Je réfléchis. Tu as vu les affaires de cette femme dans sa voiture ? Elle a un baudrier d'escalade, des cordes, des gants pour grimper... Elle pourrait détacher le tuyau, elle.

– Mais c'est un pion du système !!! Elle est venue parce que les parasites de la Gigapole n'ont plus de quoi faire des lessives pour leurs précieuses chaussettes et leurs smoothies à la goyave, et maintenant qu'elle nous a vus, elle va nous signaler et nous éradiquer.

– Je pense qu'elle peut nous aider.

– Bien sûr. Et elle ferait ça pourquoi, la grande perche ?

– Elle a envie de vivre.

Un peu troublée, Adélaïde se rallongea silencieusement sur sa couchette et ferma les yeux, pour faire semblant de dormir. Les rebelles ne l'avaient pas entendue se réveiller et se lever ; elle savait à quoi s'en tenir, et à présent, il fallait négocier. La porte s'ouvrit en grinçant, elle entendit des pas. Une main agrippa son épaule et la secoua sans ménagement.

– Allez, debout !

– Elle est peut-être morte ? J'y suis allé franchement tout à l'heure.

– Mais non. Elle est en pleine forme. Allez, lève-toi, citoyenne d'élite !

Adélaïde cligna des yeux, déglutit, et croisa dans la pénombre le regard du terroriste, penché sur elle. C'était un homme aux traits creusés, les sourcils broussailleux, la barbe clairsemée de gris, qui la dévisageait avec dureté. Elle s'assit de nouveau sur sa couchette, levant le bras pour parer à un éventuel coup. Derrière celui qui était le chef, celui qui avait donc endossé la combinaison thermique, se tenait un autre homme très maigre, l'air à la fois épuisé et cruel, aux yeux cernés de violet, vêtu d'un treillis usé et de bottes de marche, qui resta silencieux pendant que le premier s'adressait à sa prisonnière.

– Tu vas nous écouter maintenant, c'est compris ?

– Oui.

– Bon. Tu as compris qui nous étions ?

– Non.

– Tant mieux. Ça va être très simple. Tu vas escalader l'aqueduc, tu vas détacher notre raccordement, tu vas nous aider à le dissimuler. Si tu fais tout ça, on ne te tue pas. Si tu ne le fais pas, on te tue. Est-ce que c'est clair ?

– Oui.

Un mouvement pour fuir, un geste en trop, et on te tue. Si tu lambines, on te tue. C'est compris ?

– Oui. Pas bavarde, efficace : ça me plaît. On part à quatre heures du matin et on prend ta belle voiture.

– Alors que l’aube pointait, son matériel sur le dos, Adélaïde entreprit l’escalade du pilier blanc. C’était facile en réalité, le tuyau clandestin accroché au pylône permettait beaucoup de prises. Son long corps félin retrouvait ses réflexes, elle plissait les yeux en regardant vers le haut, toujours vers le haut. Arrivée au sommet, sous le ventre de l’aqueduc qui laissait entendre le grondement de l’eau désalinisée, elle fixa une prise dans la pierre et entrepris de sectionner, avec sa pince coupante, les cordages et les ventouses qui maintenaient en place le dispositif des pilleurs. À chaque corde qui sautait, le filet d’eau qui s’échappait du tuyau de caoutchouc devenait de plus en plus gros. C’était un gâchis terrible. La fissure était trop grande pour être colmatée avec son matériel d’urgence. De toute façon, les deux pillards la scrutaient, et avaient été clairs sur ce qu’ils feraient si elle déviait d’un poil de leurs instructions : il fallait faire disparaître toutes les traces de leur détournement, tant pis pour l’eau. Quand la dernière corde lâcha, l’écoulement se transforma en immense cascade, entraînant dans sa chute le tuyau de fortune. Agrippée à sa prise d’escalade, Adélaïde contempla, à la fois éblouie de beauté et terrifiée par son geste, ce jaillissement, magnifique, dans lequel apparaissaient de minuscules arcs-en-ciel à la lumière du soleil.

Elle commença sa descente, trempée. Presque à la fin du trajet, elle regarda vers le bas pour repérer ses deux ravisseurs. Éblouis eux aussi, ou éperdus de joie et de beauté après une vie de rationnement, ils s’étaient plantés sous la cascade et se tenaient, les bras en croix, la bouche ouverte en un sourire hébété, sous cette douche improvisée. S’ils se laissaient distraire, c’était le moment de s’échapper.

Souple et silencieuse comme un chat, Adélaïde mit le pied à terre. Les yeux rivés sur les deux hommes, elle recula, un pas après l’autre, lentement mais sûrement, vers sa voiture garée dans les buissons. Elle s’installa sur son siège en serrant les lèvres, ferma très doucement la portière et démarra.

Le pied vissé à l’accélérateur, Adélaïde fonçait, sans direction précise. Dans son rétroviseur, les deux hommes couraient vers elle, de plus en plus petits dans la brume.

Prix de l'imaginaire

Visite pédagogique

Sylvie Sarzaud

En ce mois de juillet 2050, à Vannes, une équipe de doctorants de l'Université Bretagne Sud parvenait, enfin, à mettre au point le programme d'intelligence artificielle dont nous bénéficions aujourd'hui...

« – Maître ! Maître ! J'aperçois la côte au loin, je crois que nous allons bientôt arriver à Vannes !

– Calmez-vous, apprenant numéro quatorze, et arrêtez de sautiller sur place, s'il vous plaît... Je constate que vous n'avez pas correctement assimilé les informations préalables à notre sortie scolaire ! Je vous rappelle que la ville de Vannes n'existe plus de nos jours. Engloutie par les eaux de l'Océan il y a soixante-dix ans, il n'en reste plus que des vestiges. Certains stagnent encore dans les profondeurs marines, d'autres ont pu être sauvés et sont conservés au Mémorial de Plouénour-Ménez, unique îlot breton préservé de la montée des eaux grâce à son altitude de 387 mètres. Nous aurons l'honneur de visiter ce site dans précisément douze minutes et trente secondes. »

L'apprenant numéro quatorze s'immobilise quelques instants pour intégrer ces nouvelles données. Puis, avec un temps de décalage, il exprime un léger sentiment de honte suite à son erreur.

« Apprenant numéro quatorze, la manifestation d'une émotion s'avère inutile dans ce contexte..., le rassure aussitôt son professeur. Ce qui compte, c'est que vous ayez réussi à remettre de l'ordre dans vos pensées. Cette tâche accomplie, nous pouvons maintenant poursuivre l'acquisition de connaissances en amont de notre visite pédagogique : je propose que nous séparions la classe en trois groupes de sept apprenants.

Le premier groupe, constitué des apprenants numérotés de un à sept, aura pour mission de rassembler des informations relatives aux événe-

ments climatiques ayant conduit l'humanité à sa perte.

Le deuxième groupe, c'est-à-dire les apprenants du numéro huit au numéro quatorze, sera chargé d'évoquer la course contre la montre des humains prenant conscience qu'ils étaient condamnés, jusqu'à leur grande découverte en juillet 2050.

Le troisième groupe enfin, donc le reste de la classe, travaillera sur la période post-apocalyptique, la sauvegarde des vestiges et l'implantation d'une nouvelle société.

Voici maintenant les consignes du déroulement de l'activité pédagogique : chaque groupe disposera de quatre minutes au total, deux minutes pour collecter et partager les données, suivies de deux autres minutes pour présenter son travail à l'ensemble de la classe.

« Êtes-vous prêts ? »

Les élèves font signe qu'ils le sont et se mettent à la tâche, avec application et synchronisation. Seul l'apprenant numéro quatorze éprouve encore quelques difficultés à se concentrer, son erreur passée ayant quelque peu déstabilisé ses fonctions intellectuelles. Le professeur, s'apercevant du ralentissement de ses facultés, vient près de lui afin de l'aider à se stabiliser :

« Apprenant numéro quatorze, il suffit de faire table rase des acquis précédents afin de laisser place aux nouveaux apprentissages ». L'élève s'exécute et tout rentre dans l'ordre.

Précisément deux minutes plus tard, le premier groupe d'apprenants se prépare à délivrer le compte-rendu de ses recherches. L'un d'eux a été désigné pour prendre la parole :

« Dès le dix-neuvième siècle, les activités humaines contribuèrent à augmenter considérablement la quantité des gaz à effet de serre participant à la régulation du climat avec, pour conséquence, un déséquilibre accru de ce dernier.

Au début du vingt-et-unième siècle, la Terre ne parvenait plus à s'adapter face à cette augmentation croissante des gaz. La température de la planète pro-

gressa alors d'environ un degré Celsius par décennie, entraînant une élévation progressive du niveau des mers et perturbant les systèmes écologiques. En dépit des alertes lancées par les experts en météorologie, les humains ne réalisèrent pas assez vite la gravité des faits. Certains refusaient les changements nécessaires, par crainte de renoncer aux bénéfiques juteux des entreprises industrielles. D'autres vivaient tout simplement dans l'ignorance et dans l'insouciance. En Bretagne, par exemple, les habitants appréciaient de pouvoir profiter des joies de la plage une grande partie de l'année, de début mars à fin novembre, et ce jusqu'à la pointe du Finistère.

– Félicitations ! s'exclame l'enseignant. Votre présentation met bien en évidence l'aveuglement de nos ancêtres. Nous allons maintenant laisser la parole à vos camarades. Second groupe d'apprenants, pouvez-vous s'il vous plaît évoquer la suite des événements ?

– Oui Maître...

Vers le milieu du vingt-et-unième siècle, les phénomènes climatiques s'étaient encore aggravés. Les humains devaient non seulement se confronter à l'évolution de la chaleur, mais aussi faire face à de multiples événements extrêmes comme des tornades dévastatrices, des tremblements de terre et des tsunamis.

Cette situation finit par bouleverser grand nombre d'écosystèmes, causant la disparition de nombreuses espèces vivantes. Les humains furent exposés à des risques pour leur survie avec l'apparition de nouvelles maladies virales, ainsi qu'à des guerres et à des déplacements de populations, en lien avec les crises économiques et alimentaires récurrentes.

Il fallut inventer des solutions en urgence, l'avenir de l'humanité en dépendait. Des chercheurs américains eurent l'idée de coloniser d'autres planètes. En 2026, l'expédition Elon Musk effectua une tentative d'installation sur Mars. Elle se solda malheureusement par un échec, pour cause de mésentente des protagonistes concernant la répartition des richesses de cette planète.

Parallèlement, des chercheurs français, basés en Bretagne, concentrèrent leurs travaux sur un projet de développement de l'intelligence artificielle, qui pourrait offrir aux humains une chance de survivre à la menace d'une extinc-

tion. C'est ainsi qu'ils aboutirent, en juillet 2050, à la création du programme Vuhez Nevez, laissant entrevoir la promesse d'une nouvelle vie sur Terre. Cette découverte révolutionnaire fut accueillie comme un immense espoir par les habitants de notre planète encore vivants, c'est-à-dire ceux résidant dans les pays les plus développés, les autres ayant déjà succombé au cours des décennies précédentes. Petit à petit, le programme Vuhez Nevez se déploya donc dans ces régions privilégiées. Sans lui, l'humanité aurait été totalement exterminée suite à l'apocalypse de l'automne 2053.

– Bravo, apprenants du groupe numéro deux, vous avez parfaitement résumé la situation pré-apocalyptique ! Voyons enfin ce que vos camarades du troisième groupe peuvent nous raconter à propos de la période suivante, c'est-à-dire l'apparition de formes d'existence telles que nous les connaissons aujourd'hui... C'est à vous !

– Oui Maître...

L'été 2053 fut le plus chaud de l'histoire de l'humanité et le plus meurtrier aussi. Les canicules s'étaient succédé dès le début du mois de mars. La plupart des humains avait déjà succombé aux divers cataclysmes naturels, aux conflits internationaux, à la sécheresse, à la famine et aux crises sanitaires. Des températures moyennes supérieures à soixante degrés achevèrent une grande partie de la population.

Entre 2050 et 2053, les individus encore présents sur Terre avaient eu le temps de développer ce processus d'intelligence artificielle mis au point à l'université de Vannes. Grâce à lui, l'intelligence humaine serait préservée, puisque les ordinateurs allaient enfin penser et se comporter comme les humains.

Ainsi, à l'automne 2053, lorsque des émissions radioactives d'ampleur planétaire exterminèrent définitivement l'ensemble des mammifères, les scientifiques avaient pu anticiper le désastre apocalyptique. Ils avaient réussi à sauvegarder la mémoire de l'humanité, ainsi que la plupart de ses facultés cognitives, précieusement stockées dans des micro-puces prévues pour être insérées dans...

– Maître ! Maître ! J'aperçois la côte, je crois que cette fois nous y sommes vraiment ! Nous allons bientôt atterrir à Plouénour-Ménez ! »

Tous les petits yeux globuleux se tournent aussitôt en direction des hublots, afin de vérifier l’assertion lancée par l’apprenant numéro quatorze, fier de pouvoir enfin fournir à la classe une information correcte.

« Il a raison ! s’exclame son voisin. Je vois le dôme du Mémorial, comme sur la photo ! Ah, j’ai vraiment hâte de savoir quel effet on ressent, quand on rebondit à la surface de la terre !

– Calmez-vous, s’il vous plaît... Tout d’abord, certains d’entre vous n’ont pas encore vérifié l’ensemble des points de contrôle de leur combinaison de survie. Je vous rappelle que la Terre est encore hautement polluée et que l’atmosphère y reste irrespirable. Notre sous-marin indique qu’il nous reste encore quelques minutes pour effectuer les vérifications réglementaires. De plus, la troisième équipe d’apprenants n’a pas encore tout à fait terminé son exposé... Dernier groupe, veuillez reprendre s’il vous plaît !

– Oui Maître.

En 2053, suite à l’extinction des humains et autres mammifères, la pensée humaine fut cependant sauvée grâce à des micro-puces insérées dans le cortex de grenouilles. Les batraciens avaient été choisis, puis génétiquement modifiés, en vue de garantir leur survie dans les profondeurs marines. Les grenouilles, désormais garantes de l’intelligence des hommes, furent ensuite propulsées dans diverses zones de l’Océan, afin d’y déposer les germes d’une nouvelle génération. »

Les petits doigts palmés de l’apprenant numéro quatorze se plaquent alors sur la vitre du hublot, tandis que ses pattes arrières effectuent quelques rebonds, à la fois signe d’impatience et d’auto-satisfaction.

Prix de l'optimisme

S'ajuster

Mathieu Dehault

En ce mois de juillet 2050, l'atmosphère est à la récolte du blé. Comme tous les matins, Suzanne longe l'avenue Jean-Jaurès qui la conduit à « La belle Denise », la concession à laquelle elle est affiliée. Elle aime l'ambiance fraternelle de cette ferme urbaine qui regroupe aussi bien des gens valides que des personnes en fauteuil roulant et même quelques cassés de la vie. Des postes de travail sont aménagés en fonction des handicaps, et les coopérateurs sont d'accord pour laisser des temps de pause à ceux qui en ont besoin. Ils ne se verraient pas manger à leur faim quand leurs voisins n'auraient rien, aussi ils préfèrent que ces voisins soient avec eux dans la concession : leur participation est appréciée.

La Belle Denise est une des nombreuses concessions de la ville. On y cultive aussi bien du blé que des légumes, on y élève cochons et volailles, ainsi qu'un âne qui aide au transport de matériel et on y fait pousser des arbres, fruitiers ou bois d'œuvre. Suivant les principes de la permaculture, on associe par parcelles des cultures complémentaires. En juillet, on y récolte carottes et pois, betteraves et radis, melons et tomates : l'été récompense le labeur de printemps.

Arrivée sur place, Suzanne rejoint les collègues. Après un court échange de nouvelles, elle se met à l'œuvre, faucille à la main, pour une récolte sélective dans cet enchevêtrement de cultures. Grâce au couvert forestier, la chaleur reste raisonnable malgré la forte canicule des derniers jours. Le travail est joyeux. Aussi, certains entonnent des chansons de Mehdi, reprises à mi-voix par leurs compagnons. Mehdi, la cinquantaine passée, est un artiste-compositeur de musiques qui accompagnent si bien les divers travaux agricoles. Travailler en chantant apporte à la fois entrain, bonne humeur et cohésion d'équipe : aussi, les talents de Mehdi sont grandement appréciés à la Belle Denise.

Cet environnement bienveillant convient bien à Suzanne, de nature plutôt discrète. Elle apprécie les relations humaines, mais se met rarement en

avant. C'est pour cela que, trois ans plus tôt, elle s'est mise au théâtre. Elle a choisi la troupe dirigée par Georges, un quadragénaire plein d'allant qui écrit les pièces qu'il met en scène.

En ce moment, la pièce qu'ils travaillent est une comédie dans laquelle trois amis très timides en amour, Amadou, Bertrand et Christian se prêtent assistance pour parvenir à séduire leurs désirées, Diane, Eyrine et Flora. Georges a imaginé des situations cocasses où les quiproquos s'enchaînent. Suzanne, qui interprète Flora, ne se sent pas toujours très à l'aise dans son rôle, à certains passages de la pièce. Mais Georges, qui commence à bien la connaître, sait détendre l'atmosphère de son beau rire franc.

Tout en coupant les gerbes, Suzanne se met à penser à l'entretien de vendredi avec Philippe, un journaliste en retraite. Depuis six mois qu'elle a débuté sa thèse en sociologie, elle avance dans l'élaboration de sa problématique. Elle sait ce qu'elle cherche : comprendre ce qui bloquait dans les années 2000, pourquoi les gens étaient aussi immobiles par rapport aux dérèglements climatiques en cours ?

Son moteur dans la vie : la connaissance ! Comprendre mieux les gens, la manière dont ils vivent et surtout dont ils pensent. Ce n'est pas pour rien que sa seconde activité est la sociologie. Elle profite du rythme des journées, travail le matin à la ferme, après-midi studieuse pour avancer dans sa thèse.

L'activité de récolte de ce matin n'est pas trop technique, aussi Suzanne en profite pour laisser sa pensée vagabonder. Elle a remarqué que ces moments-là sont souvent propices aux idées. Alors dans cette belle lumière du matin, elle se laisse bercer par le mouvement de la faucille.

– Suzanne, l'interpelle David, tu m'aideras à rassembler la paille cet après-midi ? Avec ce qu'on a là, j'en aurai assez pour ma maison.

Suzanne interrompt ses pensées et sourit au jeune homme.

– As-tu déjà trouvé la terre nécessaire à l'enduit ?

– Oui, chez mon voisin Tony.

– Alors volontiers, je t'aiderai cet après-midi. Mais à 18 h, j'ai mon cours de théâtre.

– Merci beaucoup, et pourras-tu te joindre à nous samedi pour isoler les murs de ma maison ?

– Normalement oui. Je te confirmerai.

Ces chantiers participatifs lui plaisent bien, d'autant plus que l'usage veut que l'intéressé offre un dîner en échange du service rendu, source de belle convivialité.

Après la récolte commune, Suzanne part s'occuper de son potager et de ses poules. Dans sa parcelle, elle retire quelques herbes, remet de la paille pour conserver l'humidité du sol et arrose, puis nourrit les poules.

Retentit alors la cloche du déjeuner. À la Belle Denise, les matinées de travail se ponctuent d'un déjeuner pris en commun. À tour de rôle, les adhérents se dévouent pour préparer une base de repas : marmite ou salade, que l'on complète avec des fruits de saison. Le foyer est assez vaste pour contenir les tables nécessaires à la cinquantaine d'adhérents. Avec ses murs en terre crue et sa couverture en fibres végétales, il y règne une relative douceur malgré la chaleur extérieure.

– Alors Suzanne, interroge Gilles, où en es-tu dans tes recherches ?

– J'avance. Pas très vite, mais j'avance.

Suzanne a déjà rencontré plusieurs témoins de cette époque. Au récit de la crise des gilets jaunes et du confinement de 2020, elle a compris qu'à l'époque, il y avait une sorte de foi en L'État : chacun attendait de L'État qu'il réponde à ses attentes, comme assurer la sécurité ou maintenir les prix bas de l'essence.

– J'ai déjà rassemblé beaucoup d'éléments, reprend Suzanne. J'ai compris la foi en L'État de l'époque. Mais cette foi n'explique pas pourquoi ces gens ne se sont pas mobilisés pour demander à L'État d'engager vraiment son action contre le dérèglement climatique. Alors je continue.

– Mais as-tu compris pourquoi, à partir de crises pétrolières des années 1970, les gens ont accepté aussi facilement le développement du chômage de masse et la mise à l'écart des quartiers d'habitat social ? Cela s'accordait mal avec L'État Providence, de laisser autant de citoyens de côté.

Gilles est un intellectuel nourri à la doctrine sociale de l'Église, avec des idées comme la destination universelle des biens ou le principe « chacun contribue suivant ses moyens et reçoit suivant ses besoins ». Fêré d'histoire, il s'applique à chercher l'origine des crises sociales. Il partage avec Suzanne ce désir de comprendre ses contemporains.

– Non, pas vraiment. Je pressens qu'il y a là un élément important, mais je ne perçois pas le lien immédiat avec la non-prise en compte du dérèglement climatique.

– Pour moi non plus, répond Gilles, le lien n'est pas évident. À part, bien sûr, une certaine apathie et un certain fatalisme dans la population française de l'époque.

– Bien sûr, l'immobilisme de l'époque a sûrement joué un certain rôle. J'y repenserai. Peut-être la rencontre ce vendredi avec Philippe m'apportera-t-elle des éléments nouveaux. En attendant, je vais aider David à rassembler la paille pour sa maison.

Après cet après-midi de labeur, Suzanne rentre chez elle, dans son appartement partagé avec deux autres jeunes professionnelles, Fatima qui est violoniste et Martha qui travaille à l'hôpital. Elles sont toutes deux à la concession « Flores-ton vert ». Elles préfèrent l'ambiance plus individualiste de cette concession, avec peu de champs communs : leurs horaires variables rendent plus difficile le travail en groupe.

Ce soir, Martha est de garde, aussi Suzanne et Fatima dînent ensemble : l'une s'est préparée un potage clair aux pâtes, l'autre des pâtes au pesto. Le prochain concert de Fatima est prévu dans dix jours : ses soirées sont calmes cette semaine.

Le dîner terminé, toutes deux se rendent à la médiathèque de quartier. Fatima se dirige vers la salle de film, attirée par l'ambiance bon enfant des « Ramollos font du pédalo ». Suzanne se rend, elle, comme à son habitude, à la salle de jeux de société, située tout au fond du bâtiment à l'écart des salles de lecture, car les parties sont parfois bruyantes.

Suzanne arrive à temps pour débiter, avec quatre autres personnes, une partie de la « Course aux haricots », jeu rapide et ludique : le soir, elle

aspire à des activités moins cérébrales. À la fin de la seconde partie, Suzanne a la surprise de voir Georges venir à elle.

– Avant la répétition de demain, j'aimerais revoir avec toi le passage du bar. Tu as toujours un blocage au moment où Flora est attablée avec Amadou, que les langues se délient mais que Christian entend tout.

– Tu sais que je suis toujours mal à l'aise de dire du mal de Christian devant lui, explique Suzanne. Et nous jouons dimanche : nous n'avons plus beaucoup de temps !

– En tous cas, un homme qui sait créer de l'émotion, j'en connais un : grâce à moi, te voilà toute tendue !

Suzanne sourit : elle aime bien cet humour. Mais elle sent bien son pouls s'accélérer, aura-t-elle la force de jouer dimanche ?

La semaine passe ainsi, entre l'impatience du vendredi et l'appréhension du dimanche. Fort heureusement, les matinées à la concession rythment les journées et modèrent l'inquiétude.

Enfin, le vendredi arrive et Suzanne se présente à la concession, souriante et un brin tendue. La matinée passe vite. Après le repas, il lui reste un peu de temps : son rendez-vous est à 15 h. Elle en profite pour appeler Georges : elle ressent tellement le besoin d'être rassurée !

Puis Suzanne enfourche son vélo. Philippe habite au village de Trévol, à huit kilomètres de chez elle. Elle doit traverser toute la ville.

Elle traverse les rues vivantes de son quartier, avec ses maisons aux jardins cultivés et très arborés. Son pouls palpite.

Elle concentre son attention sur les enfants qui jouent dans la rue, car les frontages des maisons débordent sur la rue, effaçant les limites de propriété. Jouera-t-elle bien le rôle de Flora ?

Elle arrive ensuite au centre-ville, un quartier dense d'immeubles et de commerces. Se laissera-t-elle impressionner par le public ?

Elle longe les îlots maraîchers dans les anciens parcs et jardins, seuls signes de verdure avec les arbres des rues, car les toitures végétalisées se voient peu de la route. Son esprit revient sur l'entretien.

Elle franchit les boulevards, croise quelques voitures et surtout des bus. Saura-t-elle trouver les mots ?

Elle quitte la ville et découvre maintenant les bords de Loire où tournent les moulins et les engins de forge. Mais va-t-elle avancer dans sa problématique ?

Elle arrive enfin au village qui s'est fait une spécialité de vannerie. A-t-elle bien pris son magnétophone ?

Elle gare son vélo devant la maison de Philippe. La voilà au pied de la montagne. Trouvera-t-elle les réponses qu'elle attend ?

Un homme affable lui ouvre la porte et l'introduit dans le salon. Cet accueil la rassure. Elle serre dans son sac le magnétophone, comme elle éprouverait la solidité d'une corde. La discussion s'engage sur Philippe, son histoire, sa carrière de journaliste, ses souvenirs d'époque.

Après cette marche d'approche, Philippe se lève pour chercher des journaux des années 2000. Il lui propose de les feuilleter pour qu'elle s'imprègne de l'air du temps. Suzanne se réjouit : les journaux sont les vivres de course de tout sociologue !

Au détour d'une page, son regard s'accroche à un classement des lycées au niveau régional. Intriguée, elle interroge le journaliste qui répond qu'à l'époque, chaque parent cherchait le meilleur lieu d'enseignement pour ses enfants. Pourquoi ? s'enquiert Suzanne. Philippe se lance alors dans ses souvenirs. Dans les années 2000, la compétition scolaire était féroce : on élaborait très tôt des stratégies pour les études, afin de garantir à ses enfants une bonne situation plus tard. Cela dénotait une inquiétude, dans le contexte de chômage de masse installé depuis les chocs pétroliers des années 70.

Devant ce paysage inattendu, Suzanne est extrêmement surprise. De nos jours, le classement n'a aucun sens. L'aptitude à s'en sortir dans la vie est davantage liée à la capacité à faire pousser des légumes. Les études et la

recherche sont destinées à travailler les compétences communes, tant sur les techniques de culture ou de construction, que sur le développement des compétences anthropologiques nécessaires à notre résilience.

Suzanne sort bouleversée de cet entretien. Sur le chemin du retour, elle remâche ce que vient de lui dire Philippe. Mais au détour du chemin, c'est le déclic : la vue se dégage. Elle comprend ce qui réellement bloquait les gens jusqu'alors. Elle a devant elle le panorama entier.

Elle accélère sur son vélo, toute enivrée de ce qu'elle a découvert. Dans les années 2000, les gens se vivaient comme des individus autonomes, plus ou moins en compétition les uns avec les autres. Chacun cherchant sa place au soleil : un bon poste quand le chômage rôdait, un pavillon au calme avec jardin quand le reste du cadre de vie se dégradait.

Ce qui reliait les gens entre eux, c'était L'État. Chacun attendait de lui une attitude très paternaliste, confiant dans la puissance de L'État. Elle dévale la pente avec aisance.

Ils n'avaient pas conscience que, face aux effets du dérèglement climatique et à la raréfaction des ressources fossiles et minières, L'État se révélerait bien incapable d'assurer la subsistance de chacun : les fluctuations climatiques sont bien trop fortes et imprévisibles pour assurer un approvisionnement stable. Et avec la perte d'influence de l'Europe, la puissance politique et militaire n'est plus suffisante depuis longtemps pour pallier les carences de notre organisation nationale. Et... ce manque de clairvoyance lui paraît très étrange...

Suzanne poursuit sa réflexion. Par effet miroir, les gens de l'époque paraissent ne pas avoir conscience de la nécessaire solidarité entre habitants, ne pas sentir à quel point leurs destins sont liés, «être tous dans le même bateau», comme le dit l'expression. Tout donne à penser que, face aux difficultés, chacun pensait pouvoir tirer son épingle du jeu. Chacun y allait alors de ses stratégies individuelles pour se placer en dehors du péril collectif. Car ils avaient bien conscience du péril collectif, mais voyaient L'État en sauveur.

Arrivée tout essoufflée à la maison, Suzanne s'appuie sur le mur : elle re-fait mentalement le chemin parcouru depuis les années 2000 : incapacité de L'État, impossible alors de jouer cavalier seul (faire bombance quand les voi-

sins n'ont plus rien à manger). C'est alors que l'idée des concessions s'est imposée, et les mairies ont joué le jeu en attribuant des terrains. Face aux énormes fluctuations climatiques actuelles, les grands champs en monoculture ont été abandonnés et la culture sous couvert végétal s'est imposée comme une évidence.

Enfin elle la tient, sa problématique ! Grâce à cette découverte, Suzanne est sûre de faire une thèse qui marquera les esprits.

Elle lève la tête. Sourit. Mais en montant les marches, elle pense au prochain sommet à franchir : la représentation de dimanche. Trouvera-t-elle le courage de vaincre ses appréhensions ?

Nouvelle « ADO » Primée

L'ultime soirée

Maureen Cordovent

Prologue

En ce mois de juillet 2050, mon pire cauchemar vient de se réaliser. Je me trouve là, devant cette vaste étendue que je partage avec ces gens depuis que les dinosaures ont quitté mes terres.

Un premier coup claque, un gros incendie se déplace dangereusement sur le sol américain. Son aura menaçante plane autour de moi, tel un nuage sombre. Ses braises claquent contre le goudron et les terres forestières, lui conférant un sentiment de menace palpable. Sa prétention étouffe l'environnement autour de lui. Il s'infiltré dans mes veines et m'embrase.

Un second coup claque, l'Atlantique sanglote à torrents. Ce cyclone est le meilleur ami machiavélique de l'incendie. Lui ne me brûle pas mais me noie. Son déversement de haine fouette mes pores, les agresse, leur souffle dessus. Il ne s'arrêtera pas tant que les côtes n'en seront pas balayées. Il n'y a plus de peine pour ses assaillants qui regrettent peut-être de l'avoir prémédité.

Je subis autant que j'ordonne, j'ordonne à la hauteur de ce que l'on me donne.

J'aurais donné n'importe quoi pour que ces gens, de longtemps mes benjamins, ne soient que des inconnus. Malheureusement, le destin en a décidé autrement. La population humaine, les personnes les plus populaires de l'univers, pas étonnant, ils sont les seuls. Les plus destructeurs, les bourreaux qui me harcèlent chaque jour, pénètrent ma vie de force. Insultes, bousculades, humiliation. Si je cumulais toutes les crasses qu'ils m'ont faites, la liste rendrait jalouse une encyclopédie. De ma longue vie, je n'ai jamais haï quelqu'un aussi fort qu'eux. Leur arrogance n'avait d'égale que leur suffisance. J'ai souvent souhaité qu'ils meurent. Cela leur aurait appris à ne pas crâner sur un sol dont ils n'ont presque pas connaissance.

Lorsque leurs yeux croisent mon ciel bleu, mon cœur se serre. Il leur suffit d'un regard pour me glacer le sang. Je les crains de toutes mes forces. J'ai si peur des tortures qu'ils pourraient continuer de m'infliger. La honte que je ressens à l'idée d'être une pauvre victime me paralyse. Les mots me manquent. Alors, je conserve le silence et endure la violence. Jusqu'à ce que tout change.

Je suis la Terre, et ceci est mon appel à l'aide.

Chapitre 1

Le générique du journal télévisé retentit, obstruant le silence assourdissant de la maison. Comme chacun en a pris l'habitude depuis cette funèbre découverte, ce jingle si reconnaissable appelle à la plus grande vigilance d'écoute et d'attention.

« Mesdames, messieurs bonsoir. Soyez les bienvenus sur ce plateau. Dans l'actualité de ce mercredi, un reportage spécial. Comme tout le monde le sait déjà, ce soir est le dernier. Une phrase certes douloureusement triste mais si empreinte de vérité. Le tirage au sort effectué lundi a révélé au monde entier les noms des miraculés qui auront la chance, tout comme les présidents de chaque pays et leurs membres les plus proches, de monter à bord des fusées qui leur sont dédiées. D'ailleurs, nous avons désormais connaissance du nom du vaisseau français Marianne. Un choix ironique quand l'on considère le sens de ce symbole. Dès dix-huit heures, ce soir même, les cent chanceux auront le plaisir d'embarquer dans la fusée pour un aller simple vers Mars. Dès lors, ils seront protégés de la fin du monde ».

J'éteins la télé, lasse. Lasse d'entendre, depuis maintenant une semaine, le sort qui nous est réservé. Nous les humains qui avons tant négligé, tout négligé. Je place mes dernières affaires et objets de valeurs que je veux absolument emporter dans mon sac pour mon dernier voyage et les pose sur le meuble d'entrée. Mon regard se perd une dernière fois sur l'intérieur de la maison dans laquelle j'ai tant vécu. Tout à la fois ; la joie du premier logement qui vous appartient, les heures passées à lire dans mon lit, le chagrin d'amour après m'être fait quitter le jour de la Saint-Valentin, la fainéantise de laver la vaisselle ou passer l'aspirateur, et tant d'autres choses qui font de cette maison le reflet de ce que je suis.

Puis mon regard se perd encore, cette fois-ci dans le miroir se trouvant en face de moi ; on y voit le portrait d'une jolie demoiselle, d'après ce qu'en dit mon voisin âgé de quatre-vingt-sept ans – je me rassure avec ce que je peux –. En somme, une femme, à la chevelure de feu coupée aux épaules, le visage strié de taches de rousseur et les yeux d'un marron tirant sur le caramel. Dans ce regard, je lis un mélange de soulagement, de peur, de culpabilité. Je me regarde attentivement, car je sais que je ne serai plus jamais la même, redoutant l'impossibilité de retrouver ces lueurs dans le reflet de mes yeux. Parce que, quelles qu'elles soient, ces lueurs inspirent la vie, ce que je ne suis pas sûre de garder longtemps.

Je cligne plusieurs fois des yeux afin de me reprendre. Après tout, je dois encore sortir de cette maison, prendre la route et me rendre à la base où décollera la fusée. Car moi, j'ai eu la chance d'être tirée au sort. Moi, je vais m'envoler vers Mars. Moi, je vais échapper à notre destinée.

Après toutes ces tergiversations, j'attrape mon sac et verrouille la porte. Dehors, je fais face à la réalité qui me paraît si normale et paisible : un ciel totalement dégagé, sans nuage. Très vite, l'évidence me frappe. En temps normal, les rues grouilleraient de monde, les senteurs émanant des fleuristes et boulangers nous fouetteraient les narines et les enfants courraient dans les rues, sous l'œil désespéré de leurs parents attendant seulement qu'ils daignent se tenir à côté d'eux sans broncher. Mais pas aujourd'hui. Non pas aujourd'hui.

Si nous étions dans un film, il pleuvrait à torrent, reflétant la tristesse de chacun. Mais nous ne sommes pas dans un film. Beaucoup de gens aimeraient, moi la première, espérant simplement poursuivre ma modeste existence, mais ce n'est pas le cas. Mais il fait beau aujourd'hui, il faut croire que ça ne marche pas comme ça. Le temps ne s'adapte pas à ma vie, à notre vie à tous. Ou il s'est trop bien adapté selon les points de vue. Le calme avant la tempête comme on dit. L'ironie du sort. On a voulu jouer, on a perdu. Elle doit bien rigoler la Planète Bleue. Après tout, nous sommes insignifiants pour elle, on l'a détruite : qu'est-ce que ça pourrait bien lui faire qu'on soit en train de vivre nos dernières heures ? Rien de particulier n'est ressorti de nos vies, excepté la destruction. Alors, rien de plus ne ressortira de nos morts si ce n'est le soulagement.

Assise derrière mon volant je prends la route, ne manquant pas d'observer le paysage pour la dernière fois. C'est une sensation des plus étranges de

savoir que c'est la fin. Il est vrai qu'en temps normal, personne ne saurait que ce jour sera le dernier, que cette baguette de pain sera la dernière achetée, ce paquet de pâtes également. Mais aujourd'hui nous savons, pourtant ne dit-on pas que l'ignorance est la plus belle des vertus. Ignorants nous l'avons été à point nommé, l'étendue du problème vient de là justement.

Chapitre 2

Ces dernières années ont été rythmées par la vengeance. Celle que j'appelle l'insatiable – à comprendre la Terre – n'a cessé de rendre coups pour coups à la hauteur de ce qu'on lui a donné. De nouvelles expériences un peu trop polluantes sont automatiquement suivies d'un séisme plus fort que les précédents. Les gérants de magasins décident de laisser les portes ouvertes alors que la climatisation est en fonctionnement, pas de soucis, vous mourrez encore plus de chaud cet été. Œil pour œil, dent pour dent.

Nos émissions de gaz à effet de serre continuent d'augmenter. Résultat : les températures grimpent. Y compris dans nos océans. Dont le niveau monte. À un rythme qui nous a longtemps semblé insignifiant depuis notre France métropolitaine. En moyenne « seulement » quatre millimètres par an.

Donc oui, aujourd'hui les Caraïbes, les Maldives, les Fidji sont sous l'eau, complètement ensevelies. Plus tard ont suivi les villes d'Amsterdam et Rotterdam aux Pays-Bas. Au nord-ouest du Pacifique, les typhons se sont faits de plus en plus réguliers, le nombre de morts également. Les séismes font trembler les terres asiatiques et secouent un peu trop violemment certains volcans qui n'attendaient qu'un signal pour déverser leur haine. Comme il était horrible de voir à la télé une copie presque conforme de l'éruption du Vésuve et les conséquences qui ont suivi. La Californie a été balayée par la mer et le vent, si tant est qu'il restait âme qui vive après les incendies tout aussi ravageurs. Les conséquences démographiques sont à faire pâlir chaque dystopie que j'ai pu lire tout en pouffant de rire devant l'absurdité d'une situation qui a fini par devenir la mienne, la nôtre en deux fois pire. La forêt amazonienne est partie en fumée. L'océan Arctique s'est totalement liquéfié. Les koalas, les éléphants, les serpents, les kangourous, les dauphins, les abeilles, les requins, les ours polaires, entre autres, font partie des animaux que nos enfants n'ont pu voir qu'en photo tant il en reste peu, voire plus du tout.

Jusqu'alors, si le destin avait décidé de vous laisser vivre en étant au bon endroit au bon moment, votre vie n'était pas menacée. Mais tout a changé. Face à tant de menaces, énormément de pays ont réuni leurs forces afin de prévoir au maximum les phénomènes climatiques pour ainsi mettre la population à l'abri et empêcher les avions de voler car le temps demeurerait trop instable. Ceci est la version officielle mais chacun de nous savait qu'il fallait surveiller de très près chaque domaine météorologique.

Finalement, il y a une semaine, un rapport officiel a été déposé attestant que ce mercredi 28 juillet 2050, une tempête, si on peut appeler cela ainsi, allait ravager la Terre entière en seulement quelques heures. Tout le monde s'apprêtait alors à barricader ses fenêtres et portes ; mais ensuite, les gouvernements ont fait part de la puissance incommensurable de ce monstre. Des vagues atteignant les soixante mètres de hauteur et des vents allant jusqu'à quatre cents kilomètres par heure, ne laissant de chance à personne. La raison de cette soudaine tempête : rien, le néant. Aucun scientifique n'a réussi à l'expliquer. Aucun ne voulait y croire, personne. Mais face à la résignation qu'ont montré les autorités, tout le monde a dû accepter la triste vérité. C'est la fin, celle du Monde. Tous continuent de se voiler la face, pourquoi s'avouer que c'est notre faute, non vraiment nous n'y sommes pour rien. Evidemment. Tout a un début et une fin, voici la nôtre. C'est l'explication qu'ont donnée les autorités mondiales. Ce qu'ils ont oublié de préciser, c'est qu'ils le savaient depuis fort longtemps, au moins autant de temps qu'il faut pour construire une centaine de vaisseaux et totalement finir d'aménager les habitations sur Mars qui, elles, étaient déjà construites en vue d'expérimentations dont on n'avait jamais rien su. Savaient-ils déjà ce qui allait se passer, je ne sais pas. On n'aura jamais le fin mot de l'histoire. Tout ce qu'on sait, c'est que le rapport était précisément détaillé avec des appareils technologiques qui relèvent du spécifique. Il n'est pas difficile de faire le raccourci. Mais quand on vous annonce votre mort imminente, personne n'a envie de se révolter, juste d'organiser sa fin de vie. Même quand l'autorité mondiale a organisé un tirage au sort pour remplir les vaisseaux, révélant le si petit nombre de personnes pouvant monter à bord, personne n'a bronché. À croire qu'on les a tous robotisés. C'est donc ainsi, qu'un matin, j'ai reçu une lettre afin de m'informer des horaires et des papiers à présenter pour monter à bord de Marianne et découvrir la vie sur Mars. Quelle histoire !

Chapitre 3

Perdue dans mes pensées, je loupe la sortie. Cela fait maintenant deux heures que je roule mais ce n'est que lorsque j'ai vu le panneau signalant la base que j'ai compris. Un demi-tour s'impose. Je ne pensais pas que cela allait être aussi dur de quitter cette Terre, c'est la peur de l'inconnu. Apparemment les humains n'aiment pas trop la nouveauté. Mais quelle nouveauté ! Peut-être qu'inconsciemment – ou non d'ailleurs – j'essaye de retarder le moment. Après ce léger détour, me voilà arrivée sur le parking. À sa droite, se dresse un bâtiment s'apparentant à un aéroport d'où dépasse la coiffe de la fusée qui va abriter mes deux cent cinq prochains jours. À peine entrée dans la base, un membre d'équipage m'interpelle et m'indique la file d'attente dans laquelle je pourrais m'enregistrer. Apparemment, je n'arrive pas dans les premiers et vais devoir attendre un certain temps. Alors j'observe. J'observe tout ce qui est à ma portée : les multiples pots de fleurs égayant ce jour sinistre, comme si leurs pétales n'allaient pas voler dans quelques heures, les gens et leurs émotions. Ce père de famille, qui a l'air plus que soulagé d'avoir l'opportunité de sauver celle-ci ; la lueur d'une certaine tristesse de ce couple comme s'ils avaient dû laisser des proches derrière eux, ou encore ce petit garçon semblant si joyeux de découvrir cette planète qui a l'air de tant le fasciner au vu du petit globe rouge orangé qu'il tient à la main. Malgré tout, il règne une ambiance étrange ; un pied dans l'appréhension, l'autre dans la volupté.

Une bonne heure plus tard, tout le monde est à bord. Le président est monté avant tout le monde et a pu visiter sa cabine officielle. Nous autres, nos cabines, même si elles ne détiennent pas cette appellation me paraissent plus que convenables. Je partage la mienne avec d'autres personnes esseulées et nous avons tout l'espace nécessaire. Une voix retentit, nous priant de gagner nos sièges ; les consignes de sécurité nous seront expliquées avec minutie et le décollage en découlera.

Environ vingt minutes après le décollage qui s'est d'ailleurs très bien passé – la sensation est étrange et une bouffée de peur a pris la cabine entière – mon regard est attiré par l'épais nuage gris qui s'est formé au-dessus de la Terre. Je continue d'observer la fin du monde d'un œil dont j'essaie de ne laisser passer aucune émotion quand la géante devenue grise d'ailleurs se met à trembler. Certes, à cette heure-ci, la monstrueuse tempête devait avoir tout ravagé, mais il n'était aucunement prévu le désastre qui se pro-

duit devant mes yeux. La Terre ne cesse de trembler et finit par exploser en milliers d'amas terrestres qui volent dans tout l'espace. Une alarme que je finis par reconnaître comme annonciatrice d'un danger proche de la cabine hurle dans l'habitacle. La peur gagne chacun des visages, l'effroi également. Moi, je pense simplement à mon pressentiment de ce matin, j'avais finalement raison. Elle n'allait laisser personne s'échapper.

Une unique seconde.

Une dernière.

Elle a tout emporté.

Elle a tout brisé.

Une seconde qui a sonné la fin de toute l'humanité.

Épilogue.

Je sens une main m'agripper. La main de l'humanité. La main de ma funeste destinée.

Vengeance absolue, accords déçus.

Souffles suspendus, cris attendus.

Jamais, au grand jamais, je n'aurais cru.

Qu'au jeu du plus robuste je serais vaincue.

(...)

Nouvelle « ADO » primée

Le poisson-chat

Milena Neuman

En ce mois de juillet 2050, Jean-René contemplant les yeux globuleux qui le regardaient fixement à travers la vitre.

Il arrive toujours un moment dans votre existence où vous ne savez plus depuis combien de temps vous n'avez pas ressenti de l'émerveillement. C'est ce que JR ressentait alors qu'il se perdait dans les iris du gros spécimen de poisson-chat qui le regardait par la vitre de sa bulle. Depuis l'interdiction des aquariums publics en 2031, il n'avait plus vraiment d'occasions de voir des poissons autrement que disséqués dans son assiette, et l'admiration qu'il ressentait enfant lui manquait.

Le poisson se trouvait dans ce réservoir suite à l'invitation de l'un de ses amis, qui était scientifique hydrogéologue et avait donc la permission de faire des tests de perméabilité en eau douce, ou de vérifier les réactions allergènes de la faune aquatique.

JR était un artiste de renom depuis la sortie de son court-métrage d'animation consacré aux poissons, et son ami avait repris contact avec lui pour lui permettre de vivre les expériences qu'il décrivait de loin dans son film, dans la réalité. Il pourrait ainsi réaliser un nouveau témoignage sur son 'manque de mer' et émouvoir une nouvelle fois plusieurs milliers de personnes.

Les entrées dans ce laboratoire (les derniers aquariums restants étaient exclusivement destinés à la recherche mais on n'y pratiquait pourtant pas de tests dangereux sur les animaux) étaient très contrôlées. En effet, après une augmentation drastique de la température, certaines espèces avaient développé une résistance à la chaleur qui ralentissait le rythme cardiaque jusqu'à l'arrêter entièrement. L'animal entraînait alors en dormance et dégageait des particules sanguines dans l'air. Dans la mesure où quelques-unes de ces espèces avaient des toxines dans le sang,

ce phénomène s'avérait se révéler dangereux, sans compter le fait qu'une infime perturbation de la température pouvait relancer ce dégagement. Jean-René avait donc subi une série d'examens avant d'être autorisé à entrer dans l'aquarium.

Il se trouvait désormais entre les bulles d'eau conçues pour donner aux animaux marins la sensation de se trouver dans leur milieu naturel.

Un fracas le fit sursauter. Son ami s'était effondré au sol, brisant la sérénité du poisson en même temps que celle du lieu. Le scientifique affichait un regard plein de regrets, mais aussi de détermination. Sa bouche se tordit en une grimace et il soupira :

« Désolé JR. Désolé. Je devais le faire, tu vois. J'avais besoin d'un exemple tu comprends, pour prouver au monde qu'on est gouverné par des assassins. Tu penses qu'ils diraient quoi s'ils savaient. Bien sûr qu'on a des solutions contre les changements climatiques ! Depuis plus de 30 ans même... Mais c'est trop cher, ils disent... Des gens meurent JR, tout ça parce que des Hommes seuls se réservent les meilleures parts. Et ça ne leur suffit pas, tu sais ! Il y a des preuves de détournements de fonds. Ils auraient dû être employés pour les barrages, ces fonds... Des populations devaient être fournies en électricité par ces installations ! Elles ont été submergées.

On leur a dit qu'il fallait arrêter les jets privés et les bateaux de croisière de la taille d'une ville mais ils ne nous ont pas écoutés. Et ce n'est pas tout... Qu'ont-ils fait de nos solutions contre la sécheresse ? De nos nouveaux forages et de nos installations contre la désertification des plaines ? Voilà plusieurs années que nous proposons des systèmes inventifs pour empêcher la perte de nos zones agricoles et que rien n'est fait.

Voilà pourquoi il était indispensable de faire ce que j'ai fait. Les gens me croient du côté de ce gouvernement d'avares ; je me devais donc de faire basculer l'opinion en ma défaveur et de faire tomber ces cupides politiques avec moi. »

JR le regarda avec désarroi, qu'as-tu fait ? Je ne sais pas.

Il n'attendait pas de vraie réponse, et n'en reçut pas. Son regard se posa sur un néon à résistance refroidissante dont la lueur rouge clignotait. Il

laissa échapper un hoquet, comprenant la situation. Ses doutes se confirmèrent quand il vit les dendrobates trembler dans leur bulle. Quand celle-ci s'ouvrit, il ferma les yeux. Il s'assit sur le carrelage immaculé nettoyé avec soin. La chaleur environnante n'était plus annulée par les systèmes de sécurité, ceux-ci ayant été désactivés. Tous les êtres vivants de la pièce activèrent leurs procédés de refroidissement, JR suant à grosses gouttes et les poissons et les dendrobates ralentissant leur rythme cardiaque. Le scientifique était parti se réfugier à l'étage. JR voyait des nuages rougeâtres dans tout le laboratoire. Il regarda les yeux de son poisson-chat et y vit le reflet de la résignation qu'il ressentait. Il avait du mal à respirer. Il savait que ses jambes gonflaient. Il savait que son cœur battait de moins en moins vite. Il savait qu'il n'existait pas d'antidote. Et de toute façon, il savait qu'il était beaucoup trop tard.

Il se perdit dans les yeux gris du poisson, et se laissa tomber en arrière. Il souffla pour la dernière fois, et s'en alla.

Il ne fut pas présent quand le gouvernement se plia aux demandes de sa population, pour la première fois depuis plusieurs années, suite aux manifestations de plus de la moitié de la population qui s'était réunie dans la rue pour la première fois, derrière la bannière portant le logo de l'aquarium. Les morts de JR et de son ami avaient donné la force à des millions de gens de se battre pour la reconstruction du Monde.

Des mesures plus efficaces contre l'effondrement de la nature furent prises, et un poisson-chat fut gravé sur la tombe de JR, sur les ordres d'un indicateur mystérieux.

Nouvelle sélectionnée par le Jury

MAYA

Christine Gueye

En ce mois de juillet 2050, nul n'était autorisé à s'attarder dans les rues de la ville, dont la température, au plus fort de la journée, frôlait les quarante-neuf degrés.

Le réchauffement planétaire avait progressé bien plus vite que prévu et les températures très élevées avoisinaient les quarante degrés dans l'Hexagone.

Le point de bascule, atteint déjà depuis quelques années, avait entraîné un déséquilibre des écosystèmes, devenu irréversible.

Les alertes régulières du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) n'avaient pas suffi à la prise de conscience de l'humanité quant à la nécessité de corriger la trajectoire qui menait inexorablement à la sixième extinction de masse sur la planète Terre.

Une milice avait été créée afin de contrôler les rues de la ville où les îlots de chaleur urbains pouvaient atteindre les soixante-dix degrés. Le danger était bien réel car, outre la chaleur, la concentration en dioxyde de carbone, considérablement augmentée, pouvait entraîner des maladies graves, voire la mort.

Néo et Pauline, un casque virtuel sur la tête, étaient dans leur salon, le télé-travail, imposé depuis longtemps, occupait une grande partie de leur journée. Ils attendaient avec impatience la levée du « couvre-feu » pour sortir marcher le long de la mer qui bordait la ville d'Arles depuis la fonte des Pôles et la montée des eaux.

Maya, leur fille âgée de sept ans, était absente depuis plusieurs semaines, les enfants des villes étant déplacés, les mois les plus chauds, vers les « zones fraîches » du pays, afin de les préserver.

La natalité avait encore régressé et le nombre d'enfants baissait inexorablement, n'étant plus compensé par les migrations qui étaient interdites, les ressources du pays décroissant régulièrement. Maya faisait partie des enfants accueillis en Haute-Loire ; ce plateau forestier situé à mille mètres d'altitude connaissait un réchauffement plus limité l'été, ce qui leur permettait de sortir dans la journée, l'air y étant moins chargé éga-

lement et les nombreuses sources d'eau douce leur assurant une bonne hydratation.

Le jeune couple se languissait de leur fille ; ils avaient des contacts réguliers par transmissions virtuelles, mais depuis quelques jours, leur demande de mise en relation échouait. L'inquiétude les taraudait car c'était inhabituel.

Ils avaient mis toutes leurs économies dans leur maison ; exactement pour cette raison, ils voulaient pouvoir rejoindre leur fille rapidement et dans les meilleures conditions, quels que soient les événements.

Ce n'était pas en effet une habitation classique. La plupart des constructions intégraient maintenant des critères liés aux événements climatiques graves, tels que les incendies ou les inondations, mais leur maison, elle, était également mobile, elle présentait des capacités immersives très sûres, et une résistance aux températures extrêmes. Il s'agissait d'une capsule flottante, équipée d'un système de motorisation permettant d'avancer sur tout type de terrain et elle était autonome en énergie et autosuffisante.

Néo rangeait leur équipement, la journée de travail étant terminée. Pauline, sortant de la douche à air pulsé (l'eau de la maison ne servant qu'à l'hydratation), enfilait une combinaison dont les fibres, autonettoyantes au soleil, laissaient une sensation très agréable sur la peau, lorsque tous les écrans de la maison se mirent à diffuser un bulletin d'alerte. L'interdiction stricte de sortir avait été prononcée, depuis quelques jours, des malades présentaient de nouveaux symptômes et la contamination était très rapide, ce qui impliquait un confinement total et immédiat.

Des scientifiques débattaient sur les écrans, le pergélisol en fondant n'avait pas seulement libéré des gaz aggravant l'effet de serre, mais laissait revenir à la vie des virus et des bactéries anciennes, telles que la Peste préhistorique. Le « *Yersinia pestis* » avait été retrouvé chez la plupart des personnes infectées, d'où l'urgence de prévenir une nouvelle pandémie, la population ayant déjà été très éprouvée par celle de la Covid en 2020.

Néo était à bout, le manque de nouvelles et les événements en cours avaient exacerbé son impatience. Il fallait qu'ils partent le plus rapidement possible afin de récupérer leur fille.

Le départ fut rapide, mais le voyage compliqué : voulant éviter les voies principales, ils traversèrent le Parc Naturel des Monts d'Ardèche et firent

face à un incendie gigantesque provoqué par des feux spontanés dûs à la sécheresse et aux températures très élevées.

La nuit tombait quand ils arrivèrent sur le Plateau du Haut-Lignon où se trouvait l'internat. Néo n'était pas rassuré ; la bâtisse, entièrement clôturée, n'avait pas l'aspect d'une maison d'enfant, mais plutôt celui d'un camp d'internement. Ils décidèrent d'attendre l'obscurité pour s'infiltrer dans le bâtiment.

Néo était courageux, mais Pauline était physiquement plus forte. À la suite d'un accident, elle avait bénéficié, lors d'une opération, de nouvelles technologies et d'un corps augmenté, la force de son bras droit était décuplée, sa vue améliorée d'une vision nocturne et elle pouvait entendre jusqu'aux ultrasons. Ces atouts permirent au couple d'accéder rapidement au bâtiment principal, au delà des barrières de sécurité. Pauline percevait le son feutré des enfants endormis. Une discussion animée s'élevait dans l'aile gauche ; faisant signe à Néo, elle écouta attentivement et devint blême. L'échange de propos entre des scientifiques et le directeur du centre étaient violents. Le bien-être des enfants n'était qu'un leurre, la mission cachée de ce lieu était d'expérimenter sur les enfants des modifications génétiques les rendant plus forts, plus résistants, leur donnant une super-immunité, avec le phantasme de vaincre la mort.

Face à la pandémie qui s'annonçait, les scientifiques voulaient aller plus vite, le directeur réclamait des précautions. Rapportant les paroles qu'elle entendait à Néo, Pauline s'interrompit soudain, les hommes parlant maintenant de sa fille. Ils l'avaient isolée depuis quelques jours, car elle montrait des aptitudes hors du commun : elle semblait capter les énergies et les détourner à son usage, elle communiquait avec les animaux qui paraissaient lui obéir ; une surveillante la trouva même hors des bâtiments alors que toutes les portes étaient fermées... Ils voulaient l'étudier, ne comprenant pas comment leurs modifications trans-génétiques avaient entraîné ces capacités extra-sensorielles.

Pauline et Néo, eux, comprenaient : Maya venait d'avoir sept ans, c'était l'âge du « passage », le temps des « sept sens ». Les paroles du scientifique ne laissaient aucun doute, leur fille avait entamé sa transformation, il devenait urgent de la retrouver ! Avançant dans l'obscurité, Pauline repéra plusieurs enfants endormis ; elle savait que Maya ne pouvait être avec eux. Poursuivant sa recherche, elle la trouva enfin et l'appela doucement à travers la porte ; Maya reconnût la voix de sa mère et, bien que la porte

soit fermée, elle se retrouva très vite auprès de ses parents. Elle était d'un blond éclatant, comme son père, et avait les mêmes yeux, d'un bleu profond ; plus grande que la plupart des enfants de son âge, sa peau translucide lui donnait l'impression d'une grande fragilité. Elle perçut immédiatement la tension de ses parents et sentit le danger. Des pas se dirigeaient vers eux ; ils avaient dû déclencher une sécurité. Les scientifiques avançaient, devancés par des gardes armés. Pauline voulait les retenir pendant que son mari emmenait leur fille, malheureusement, un des gardes tira sur Néo qui s'écroula, mortellement blessé.

« Prends ce médaillon, cours droit vers la forêt et ouvre-le quand tu seras en sécurité ; je t'aime ma fille, je serai toujours près de toi ».

Maya se tourna pour voir sa mère une dernière fois : elle venait elle aussi de s'écrouler sous les balles. Les larmes aux yeux, elle perçut les énergies quitter le corps physique de ses parents ; elle était triste, mais s'enfuit vers la forêt comme son père le lui avait demandé, ayant la certitude qu'elle les retrouverait.

Quand elle ouvrit le médaillon, un rayon de lumière s'en échappa lui traçant le chemin, d'instinct, elle savait qu'elle n'avait rien à craindre à suivre cette lueur. Arrivant dans une clairière, elle vit un homme âgé ressemblant à son père qui se tenait devant un cercle de feu.

« Ne crains rien Maya, je suis ton grand-père et ce portail nous conduira sur Arcturus, la planète d'où vient ton père ! »

Elle lui prit la main et ils disparurent tous les deux dans le cercle.

Le père de Maya, en effet, n'était pas un terrien : il venait du peuple des Arcturiens. Ces derniers veillaient, depuis des siècles sur la Terre ; très proches physiquement des humains, ils s'insinuaient parfois parmi eux pour insuffler à certains les moyens d'épargner leur Planète et ses ressources. Ils maîtrisaient depuis longtemps les énergies universelles et les respectaient. La résistance des hommes était telle qu'ils avaient fini par renoncer : la Terre serait abîmée tant que cette espèce y vivrait !

Pauline avait rencontré Néo alors qu'elle randonnait en forêt. Projeté lors d'une mission, il avait été blessé du fait d'un dérèglement de son « portail » et elle l'avait trouvé inanimé. Elle l'avait aidé et ils tombèrent très vite amoureux ; Pauline connaissait tout de lui. Pour rester auprès d'elle sur la Terre, il renonça à ses capacités extra-sensorielles ; c'était la contrepartie, il ne capterait plus les pensées, il ne jouerait plus avec

les énergies, il ne pourrait plus « trans-planer », il devait se comporter comme tout le monde sur Terre !

Depuis que Maya était née, ses parents se demandaient si elle portait en elle les pouvoirs extra-terrestres de son père, aujourd'hui ils en avaient eu la certitude et leur seule volonté avait été de la sauver.

Nouvelle sélectionnée par le Jury

Bonnes vacances !

Bernard Monsigny

En ce mois de juillet 2050, le jeune Max rentrait chez lui en train. Dans le compartiment, une adulte lui faisait face. Elle le questionnait gentiment, depuis un bon quart d'heure à présent. Poliment Max tentait de répondre de son mieux.

– Nul ne peut ignorer la date du 11 novembre 2042, commémoration du dernier hiver, récita-t-il. Autrefois, le 11 novembre marquait le début officiel des quatre mois d'hiver. En 2042, l'hiver ne dura que deux mois avant de disparaître à tout jamais. Avec une avance de soixante ans sur les prévisions des savants Happ et Gräme, l'ère de l'été permanent débuta en novembre 2043...

Ce mardi 19 juillet 2050, après avoir éteint le tableau à midi, l'institutrice avait annoncé en souriant aux enfants le début des grandes vacances. Les écoliers avaient accueilli cette annonce avec une joie modérée, surtout Maxime Rousoz hébergé à Nevers en famille d'accueil durant l'année scolaire. Pour les deux mois de vacances, tous les enfants restaient chez eux en ville, tous sauf Max, dont les parents s'obstinaient à vivre à la montagne. Rien qu'à l'idée de devoir partir là-bas le soir même, les larmes lui étaient montées aux yeux.

À Nevers, tous ses camarades habitaient des *abissi* modernes bien à l'abri des rayons solaires, ces immeubles souterrains de grande profondeur où régnait une température naturellement constante tout au long de l'année, voisine de 16 °C. Les plus aisés, dont l'*abissu* bénéficiait en son sommet d'un raccordement privatif au métro souterrain, ne regagnaient jamais la surface où régnait une chaleur écrasante. Quant aux moins favorisés de ses camarades, ils accédaient aux stations de métro par les *friscate*, ces trottoirs extérieurs abrités et rafraîchis.

Max enviait ses amis. À La Clusaz, où l'attendaient ses parents, pas un seul *abissu* ou *friscata* : dans cette ancienne station alpine calcinée et en

ruines, quelques familles membres du *Refrattario* tentaient de survivre par des moyens de fortune sous un soleil de plomb.

À la première mutation climatique, lorsque l'été absorba l'automne puis le printemps, bien après les grandes sécheresses du début des années 2000, beaucoup de citoyens comprirent que leur vie basculait dans une ère nouvelle. Avec un climat réduit à deux saisons, jamais catastrophe naturelle n'avait autant clivé la société qui frisa une révolution. Opiniâtre, la voyageuse continua d'interroger Max, tout fier de réciter son cours d'initiation à l'écologie.

– Aux élections *mécénales* de 2028, les partis *Refrattario* et *Demisie* se partagèrent 90% des sièges. Toutefois, le parti *Refrattario* conserva la majorité absolue.

Le mouvement climato-sceptique soutenait qu'après la disparition du printemps et de l'automne, la situation climatique se stabiliserait naturellement en suivant un cycle de plus de mille ans. Les sceptiques estimaient donc que la nature et la population auraient le temps de s'accoutumer à l'alternance été/hiver, sans qu'il soit nécessaire de financer des mesures d'adaptation. Ils se bornèrent à encourager la production d'électricité solaire. Parmi les personnalités publiques à l'origine de ce mouvement obscurantiste, il faut citer le « *groupe des influenceurs de Dubaï* » ainsi que les savants Poorjadas et Czymetz, sans oublier les philosophes Pynhault, Harnõd et Beaulorëv.

Max fronça le nez avant de poursuivre.

Minoritaires au parlement, les élus *Demisie* n'orientèrent que modérément le cours du *mécénat* de 2028, mais ils en profitèrent pour diffuser leurs vues. À rebours des idées reçues de l'époque, ces visionnaires perçurent l'allongement de l'été comme la première étape d'un basculement inéluctable vers une saison unique. À leur demande, une commission officielle calcula qu'à l'horizon du XXII^e siècle, l'hiver disparaîtrait pour laisser place à un été permanent. Parmi les premiers *Justu*, dont les noms ont été gravés sur le mur de la *Cauzà*, la postérité retiendra le géographe Whats, la biologiste Instà et les climatologues Happ et Gräme. Ces derniers prônaient une refonte totale du mode de vie de la société, surtout en termes d'alimentation et d'habitat, afin de permettre aux habitants de survivre.

Heureusement, le parti *Demisie* obtint enfin la majorité absolue en 2038. Dès lors, le pays engagea de profondes réformes...

Hors d'haleine et satisfait de voir la voyageuse approuver de la tête, Max se tut. Il acheva la suite de la leçon dans sa tête : outre le développement de l'algo-culture et de l'entomo-culture pour nourrir la population, la construction intensive d'*abissi* et de *friscate* avait changé la vie des habitants. Ainsi, plus de 90 % de la population vivait dans des cités reconstruites et confortables, à l'abri des températures excessives et de la sécheresse permanente. Pour des raisons inconnues, le choix des implantations se porta sur d'anciennes villes dont le nom commençait par la lettre N, comme Nevers, Najac, Nyons, Nancy,... Toutefois, malgré la catastrophe du 11 novembre 2043, il se trouvait encore des rebelles pour contester l'évidence. Selon les estimations de *l'Héritür* (le *Ministère de l'Héritage du Futur*), plus d'un millier d'extrémistes *Refrattario* préféraient encore vivre misérablement en marge de la société.

Pourtant depuis plusieurs années, le mouvement s'étiolait. Selon les médias, les désertions se multipliaient dans les rangs des rebelles. Revenant à la réalité, ils abandonnaient les maquis pour les villes nouvelles après avoir signé leur *rinunçoia*.

À bientôt neuf ans, Max se souciait peu de politique, suffisamment cependant pour s'inquiéter du sort de ses parents. Lors des cours d'instruction civique dûment validés par *l'Héritür*, l'institutrice n'avait pas caché aux enfants qu'un jour prochain les derniers rebelles du *Refrattario* finiraient en prison comme des hors-la-loi. Quand sa famille d'accueil l'embrassa sur les quais de la gare souterraine de Nevers, Max se retint de leur demander pourquoi ses parents persistaient dans leurs convictions insensées.

L'omnibus de 22 heures pour Annecy entrait tout juste en gare. Afin de ménager le matériel et les hommes, les rares trains Inter-cités circulaient dans la fraîcheur relative des nuits. Depuis les lois sur les transports, adoptées sept ans auparavant, seuls les déplacements en chemin de fer restaient encore autorisés. Dans leurs réduits, les rebelles *Refrattario* bravaient l'interdiction avec leurs antiques véhicules à l'autonomie limitée, alimentés par des panneaux solaires. Bien sûr, ils ne pouvaient se déplacer qu'en plein jour sur des réseaux routiers défoncés, abandonnés par l'État depuis longtemps.

Ses bagages déposés, Max gagna la place de seconde classe qui lui était attribuée. Calé dans un moelleux fauteuil de relaxation, il tourna la tête vers l'écran haute-définition en forme de hublot, où défilait un paysage artificiel. Une femme monta et s'installa juste en face de lui. Dans le vaste compartiment ils n'étaient que deux, ce qui n'avait rien de surprenant. Après un XX^e siècle trépidant et frivole dédié aux loisirs, la population ne voyageait plus que très rarement. Seules des raisons médicales ou familiales justifiaient cette pénible corvée.

Max allait entamer le pique-nique fourni par ses hôtes, quand l'image des vacances de ses camarades lui traversa l'esprit. Dans leurs logements souterrains, ses amis avaient tout le temps de rêvasser devant les *fenekrans* qui tenaient lieu de fenêtres. Là, un système d'intelligence pilotée projetait à la demande des reconstitutions de paysages d'autrefois et d'animaux à présent disparus. Un jour sur le fenekran de sa chambre, Hëlme -la plus jeune fille de la famille d'accueil- avait programmé, pour l'impressionner, les berges enneigées d'un lac alpin où buvaient paisiblement des ours et des lions. Malheureusement, ces animaux craintifs s'étaient piteusement enfuis à l'arrivée d'un flamant rose. Chez ses parents, rien de tout cela. Il lui fallait passer de longs après-midis au fond d'une cave étouffante à regarder jusqu'à l'écœurement de vieux documentaires animaliers du XX^e siècle.

Ces images rétros en basse définition, voire parfois en noir et blanc, ne permettaient même pas la vision en 3D. Ses parents l'obligeaient aussi à fréquenter les autres jeunes de la colonie *Refrattario*.

Déscolarisés pour la plupart, ceux-ci palabraient à longueur de temps sur la légende des neiges éternelles. Pour se distraire, ils ne disposaient que de jeux de société vintage sur le thème de « la nature ».

Max savait qu'à Nevers, Bobby et sa bande avaient prévu de passer toute une journée au parc *d'acclimatmode*. Dans cet extraordinaire musée souterrain à la pointe de la technologie, les visiteurs pouvaient se promener au milieu d'animaux et de plantes exotiques recomposés par des projections holographiques plus réelles que nature. L'endroit comptait de nombreuses salles aux dimensions monumentales. Dans l'une d'elle, on pouvait même jouer dans la cour d'une exploitation agricole reconstituée. Sous les regards envieux de leurs camarades, les plus fortunés de la classe avaient

fièrement annoncé qu'ils partaient en famille pour un séjour de deux semaines au *Modelijium*.

Ce centre, initialement filiale de l'hôpital neuropsychiatrique de Nevers, avait ouvert ses portes au public depuis une dizaine d'années. Là, profondément sédatisés et placés directement sous le contrôle d'un puissant ordinateur, les vacanciers s'abandonnaient aux délices des stimulations cérébrales générées par un *hypersimulateur* qui les entraînaient dans des rêves préalablement scénarisés, les *simulascripts*. Faute de résultats convaincants en matière de traitement des délires psychotiques, cette technique d'origine médicale fut détournée à des fins lucratives. D'abord confidentielles, les vacances pilotées par simulateur devinrent très à la mode... auprès des classes les plus aisées de la société. En 2050, ces voyages organisés achetés sur catalogue se vendaient en effet à prix d'or. Sans quitter les sièges-couchettes du *Modelijium*, les clients sportifs pouvaient ainsi s'offrir un *simulascript* d'une semaine où ils exploraient des fonds sous-marins oniriques peuplés d'algues colorées et de requins blancs. De leur côté, plutôt que de gravir les pentes enneigées de l'Everest, les touristes les plus paisibles se contentaient d'un *simulascript* en Écosse ou bien dans le Tyrol. Là, conduits sur des parcours de golfs enchanteurs, ils se détendaient en foulant des gazons d'un vert irréel parsemés de pièces d'eau féeriques.

Max espérait bien gagner un jour suffisamment d'*Internotes* pour s'offrir régulièrement ces coûteuses vacances. Le train s'ébranla tandis qu'il faisait ce vœu. Sans s'inquiéter de la voyageuse, il ouvrit le petit sac isotherme où l'attendait son dîner. En cachette de ses parents, Hëlme avait gentiment glissé ses gâteaux préférés, des galettes salées à base de farine d'insectes.

Il se rappela que l'institutrice leur avait présenté un reportage sur ces élevages. Les bestioles pullulaient et se reproduisaient dans des gratte-ciels exposés sous le soleil brûlant, construits hors de terre, à des hauteurs qui donnaient le vertige. L'institutrice avait longuement détaillé la façon dont les industriels desséchaient les insectes avant de les réduire en farine.

Rougissante et gênée, elle avait étrangement évité toutes les questions relatives à leur alimentation. Certains écoliers avaient suggéré avec dégoût qu'on les nourrissait avec les ordures des cités. Bobby et Philibert

se retrouvèrent même dans le bureau du directeur pour avoir formulé des théories autrement plus audacieuses. Max pressentait que cette question cachait sans doute un grand mystère, comparable à celui de l'existence du Père-Noël ou à la façon de commander les bébés. Comme il s'en moquait, il avait temporairement classé l'affaire.

Les friandises grignotées, le garçon attaqua une salade composée où se disputaient des algues multicolores parsemées d'insectes grillés. La voyageuse qui l'observait, intervint en souriant, histoire d'entamer la conversation.

– Riche de près de quatre mille kilomètres de côtes, notre pays dispose de nombreuses fermes marines d'État où sont ramassées les treize sortes d'algues comestibles qui composent l'essentiel de nos repas quotidiens...

– Les pays d'Europe centrale, faute d'un accès à la mer, doivent acheter à prix d'or une partie de nos récoltes marines pour nourrir leurs populations, lui répondit Max du tac au tac.

L'institutrice avait expliqué combien la culture des algues comptait pour le pays. Hormis quelques espèces de champignons cultivées en sous-sol pour la table des plus riches, la terre calcinée ne produisait plus aucun aliment. Par chance, les algues marines se développaient sans craindre le soleil, permettant au pays d'éviter les famines et d'améliorer le solde de sa balance commerciale.

À la suite de cet échange, la voyageuse amusée par la vivacité du garçon entreprit de l'interroger familièrement sur les grandes dates qui avaient façonné l'histoire du pays. Vingt minutes plus tard, elle lui suggéra gentiment d'aller prendre une douche à la voiture-bains. Le prix des billets incluait en effet cette luxueuse prestation. Le garçon ne se fit pas prier.

Dans la cabine, sous les jets d'eau tiède coupée à 75 % d'air selon la réglementation, il sourit comme un écolier venant de réussir un mauvais coup. Les consignes officielles apprises depuis l'enfance et répétées quotidiennement dans les médias lui revinrent à l'esprit. Spontanément, il les récita à voix haute.

– Pas plus de cinq minutes quotidiennes de douche par adulte, ramenées à trois minutes pour les moins de 16 ans ! Modifier le réglage du mé-

lanceur air/eau, monopole des contrôleurs assermentés de la *Biopolitsei*, seuls habilités à cette intervention, est un crime puni des travaux forcés à perpétuité ! Récupérée et purifiée, l'eau possède sept vies. Ne la gâchons pas !

Pourtant aujourd'hui il avait enfreint la loi, cette douche venait s'ajouter à celle prise juste au retour de l'école. Avec deux douches de trois minutes chacune exactement, soit un total de six minutes, il avait consommé dans la journée plus d'eau qu'un adulte ! Le garçon n'eut même pas honte de son délit, pensant aux deux mois sans douche qu'il lui faudrait endurer à La Clusaz. Faute d'infrastructures et de moyens, l'eau était encore plus rare dans les colonies *Refrattario* qu'en ville.

Lorsqu'il revint du wagon-bains, l'étrange voyageuse souriait. Elle arborait ostensiblement l'insigne de la *Biopolitsei*. Elle le félicita, comme dans un rêve.

– Tu es un gentil garçon et un bon citoyen, Max. J'ai une grande nouvelle pour toi. Tes parents ont signé ce matin leur *rinunçoia*. Demain, vous rentrerez tous les trois à Nevers où la *Biopolitsei* vous a attribué un appartement dans un bel *abissu* du Parti. Plus jamais, tu ne seras obligé de passer tes vacances à la montagne !

Une bouffée de bonheur submergea alors le garçon, soulageant d'un seul coup le poids énorme qui lui pesait sur le cœur depuis si longtemps.

Nouvelle sélectionnée par le Jury

La dernière bataille des glaces

Jean-Yves Bouffet

En ce mois de juillet 2050, la frégate météorologique *Mont Aigoual* était en mer depuis déjà deux mois. La vie était calme et routinière à bord, mais ce fut l'ébullition lorsqu'elle quitta le point où elle restait normalement à demeure, pour effectuer une recherche.

Les frégates météorologiques avaient repris du service dans les années 2030 après avoir disparu un demi-siècle plus tôt. Le besoin d'une présence permanente de ce type de navire s'était fait sentir avec la forte augmentation du trafic maritime dans l'Arctique, une région du monde largement dépourvue d'infrastructures. L'élément déclencheur fut la marée noire du pétrolier *Polar Star*, survenue en 2032, dont les images interpellèrent fortement l'opinion publique. Un accord international fut alors signé pour mettre en place un réseau de navires stationnaires afin d'assurer une permanence et de permettre de porter assistance rapidement à tout navire en difficulté dans ces eaux. Mais surtout, ces navires comblaient le besoin exprimé depuis longtemps de pouvoir surveiller le changement climatique, très rapide à des latitudes aussi élevées.

Le *Mont Aigoual* était armé par un équipage d'une vingtaine de marins, une dizaine d'ingénieurs et de techniciens de Météo-France, ainsi qu'une équipe médicale fournie par la Marine nationale, qui était indispensable dans une région du monde où les hôpitaux sont difficiles d'accès. En fonction des missions, il pouvait aussi y avoir des scientifiques qui s'occupaient du suivi des espèces animales, qui subissaient de plein fouet le changement climatique. La vie était rythmée par les relèves, qui avaient lieu tous les trois mois à Longyearbyen, au Svalbard. Le *Mont Aigoual* était alors remplacé en mer par son sister-ship, la frégate *Iles Kerguelen*. C'était l'occasion d'effectuer le ravitaillement et les réparations, car le navire souffrait pendant les périodes en mer, où il devait tenir en autarcie, avec une météo très éprouvante qui pouvait, parfois, retarder les relèves de plusieurs semaines.

En tout cas, d'ordinaire, le navire était stationnaire et ne quittait quasiment jamais le point qui lui était assigné. Autant dire que cette recherche dans

laquelle il allait se lancer était un évènement. Le commandant convoqua d'ailleurs tout l'équipage disponible pour une réunion solennelle ; puis, une grande discussion commença entre officiers et ingénieurs météo pour établir la zone de recherche qu'il allait falloir parcourir. Cette mission était un peu particulière, car, pour une fois, il ne s'agissait pas d'un homme à la mer à récupérer ou d'un navire en panne à remorquer. Non, c'était un objet bien particulier qu'il allait falloir trouver, mais l'enjeu qu'il représentait n'était pas négligeable pour autant. Le commandant guettait d'ailleurs sa boîte mail de façon régulière, dans l'attente des photos satellites qui permettraient de mettre à jour la zone de recherche, au fur et à mesure que l'objectif dérivait avec les courants.

Il y avait autre chose qui donnait à cette mission quelque chose d'exaltant : un autre navire était de la partie et une véritable compétition s'était engagée. Elle avait, bien sûr, un caractère amical, à la façon d'un match de football du dimanche. De plus, l'adversaire n'était autre que la frégate *Grytviken*, armée par les britanniques, meilleurs ennemis de la France dans le domaine sportif et maritime. Les relations entre les personnels des deux navires étaient courtoises, mais ils se chamaillaient fréquemment.

L'équipage et les météorologues du *Mont Aigoual* étaient mobilisés en passerelle pour effectuer une veille optique, en complément des moyens radars et des photos satellites. L'envie d'arriver au but, mêlée à la visibilité imparfaite sous ces latitudes, fit qu'à plusieurs reprises, l'un des veilleurs crut que l'objectif était en vue. Cela faisait monter à chaque fois la tension dans la passerelle, jusqu'à ce qu'elle redescende une fois la fausse alerte établie. Cette excitation, qui ne cessait de monter et de chuter à la façon de montagnes russes, mettait tout le monde à rude épreuve, et si les gens du bord n'avaient pas été aguerris par les tempêtes hivernales, ils n'auraient probablement pas tenu le coup.

Au bout de trois jours, la frégate *Mont Aigoual* finit par emporter la partie sur son concurrent britannique, même si, au final, il allait avoir le droit de partager la découverte. L'objet de la recherche était enfin là, en vue. Il apparut d'abord au radar, avant qu'un matelot de veille ne confirmât la chose. Il ne restait plus qu'à envoyer du personnel pour finaliser la mission. Quatre personnes s'équipèrent pour monter sur le canot de secours rapide : le premier lieutenant, un matelot, un ingénieur et un technicien de Météo-France. Ils enfilèrent chacun la combinaison de survie qui les faisait

ressembler, selon le point de vue, à un dinosaure orange ou à un cosmonaute tout droit sorti de l'URSS du siècle précédent. Le canot fut descendu avec le premier lieutenant à son bord, et le reste de l'équipe embarqua par l'échelle de pilote. Ils filèrent alors vers l'objectif, fendant l'eau froide dont le bleu était, là, si particulier et si caractéristique.

Enfin, ils y étaient : ils allaient pouvoir accoster sur ce qui restait de la banquise Arctique, afin de poser le matériel qui leur permettrait de mesurer la fonte de celle-ci durant les mois à venir. Surtout, ils allaient probablement confirmer l'hypothèse émise quelques mois plus tôt, qu'elle disparaîtrait totalement à la fin de l'été, pour la première fois.

Nouvelle sélectionnée par le Jury

Mon père est climato-sceptique

Sabine Genty

En ce mois de juillet 2050, tout semblait normal. Sauf que ce fut le mois où tout bascula... mais commençons par le début.

Mon père est climato-sceptique, complotiste, trumpiste et pessimiste (mais lui se considère juste réaliste) ; ma mère est cyclothymique, survivaliste, socialiste et positiviste. Et moi, dans tout ça je suis équilibriste. Je tente de survivre dans ce monde de dingues comme je peux.

Mes parents sont divorcés, sans doute l'avez-vous deviné, du coup je partage mes visites entre ces deux opposés.

D'abord, je vais chez mon père, qui essaie toujours de me convaincre de ses théories... J'ai droit à de grands discours politiques, je défends mes idées et j'essaie de garder ma position ; je reviens fatiguée, démoralisée. Puis je passe chez ma mère... retournement d'idées, elle prend la vie du bon côté : deux fois inondée, elle raconte que cela lui a permis de nettoyer le moindre petit coin de la maisonnée... Sa joie trop grande m'éclate au visage, ce n'est pas facile de supporter tant d'enthousiasme quand on est normalement accablée par un rythme de fou, le travail, l'écologie, le climat, la vie quoi...

Je tente de contrer l'un, je me fais dézinguer ; j'essaie de raisonner l'autre, je me fais rabrouer. Pourtant le monde n'est pas si manichéen, tout n'est pas si noir ni si rose, je m'épuise en argumentation de chaque côté. Je m'efforce de garder ma position à mi-chemin des deux.

Je m'appelle Virginia, j'ai 24 ans, je suis en fac de sociologie. J'étudie les droits des minorités en tout genre. Est-ce vraiment étonnant, mes parents sont une sorte de minorité ?

J'écris couramment en langue inclusive. Les transgenres, les lesbiennes et les homos sont mes amis ; les filles à poil pleines de poils, les Frida Kahlo d'aujourd'hui, femmes blessées et militantes de « Touche pas à mon corps », les artistes et les originaux sont mon quotidien. Je suis une fille de mon époque, je me positionne plutôt parmi les écologistes, les défenseuses des droits, peut-être les altermondialistes.

Ah, j'oubliais, quand je vais chez mon père, il mange paléo, viande et légumes non transformés, puis je finis le week-end chez ma mère qui est végan. Graines et protéines végétales n'ont plus de secrets pour elle. En bonne « findumondiste » elle accumule des réserves dans un coffre-fort alimentaire, un ancien lave-vaisselle, des bocaux de céréales, de légumineuses, de petit épeautre et de grande connerie.

Entre ces deux opposés, je ne sais plus où donner de la tête, je suis bien obligée d'être modérée, d'arrondir les angles, de négocier, sinon je fais face à des conflits d'opinion interne, à des discussions à n'en plus finir, du sarcasme, du rejet. Si je veux continuer à entretenir une relation avec mes deux parents, il faut bien tempérer, c'est mon tempérament.

Je m'en moque, je garde mon indépendance de pensée. Je suis assez libérée pour vivre avec mon temps. D'ailleurs sans complexe, j'habite avec mon compagnon Daniel, de vingt ans mon aîné, directeur d'un centre de loisirs à Lille, et son fils de quatorze ans.

Bref, je me croyais à bonne école quand le mercredi 1er juillet 2050, alors que j'étais partie acheter des Danettes pour mon beau-fils, quelque chose s'est sensiblement déréglé. Sur le chemin du retour, je remarquai un énorme nuage sombre de fin du monde, une sorte de cyclone, très bas dans le ciel. Et alors que je rentrais chez moi avec mes petites courses, ma voiture pétarada et tomba en panne sous un orage du tonnerre. Heureusement non loin de la maison. Suffisamment pour que je revienne trempée. Enfin, une fois rentrée, je constatai que tous les appareils électriques avaient cessé de fonctionner et avec eux les portables... et c'est ainsi que tout démarra.

Daniel devait rentrer de Lille par le train comme tous les soirs, mais il ne revint pas comme prévu et ne prévint pas non plus. Pourtant, son fils était à la maison avec moi. Mais maintenant sans ordinateur ni mobile en état de marche, il ne sortait plus de sa chambre que pour tourner en rond d'un air déprimé, sans parler. Je fis cuire des pâtes sur la gazinière et nous les mangeâmes en silence, comme à l'accoutumée. Quand il fit mine de remonter dans sa chambre, j'essayai de le rassurer, de lui dire que tout était normal. Comme si je pouvais le savoir ! Mais ma voix de petite fille apeurée, suraiguë et perturbée, trahissait plutôt un état de stress. Le lendemain, dès son réveil, vers midi, mon quasi-beau-fils décida de partir à vélo chez ses grands-parents qui vivaient à deux villages de là. Ce n'était pas une mauvaise idée alors je ne le retins pas. Il espérait sans doute trouver là-bas l'Internet qui faisait défaut ici et peut-être avait-il raison. Son père pourrait le reprendre à son retour.

Le lendemain, alors que j'étais dehors, je vis un avion tomber du ciel et s'écraser dans un énorme fracas. Un nuage de fumée noire s'éleva, on se serait cru dans Ravage de Barjavel. Je rentrai à toutes jambes, terrorisée. Je me souvins du nuage électromagnétique, prédit par ma mère, qui promettait l'arrêt total de toutes espèces d'appareils... Au début, j'avais vraiment pris cela pour une immense panne générale, mais là, je me demandais si ma mère n'avait pas raison. Je commençai à regretter de ne pas avoir fait de réserves comme elle me l'avait tant répété. J'aurais dû prévoir un peu plus au cas où... Je vérifiai, j'avais en tout et pour tout quatre boîtes de conserve, quatre paquets de pâtes, et encore en comptant les lasagnes, juste un paquet de farine entamé, deux litres de lait et un paquet de céréales. Même seule, je n'irais pas très loin avec ça !

J'aurais dû sortir de l'argent en prévision du grand reset, comme me l'avait conseillé mon père, mettre de l'eau de côté ou au moins acheter un filtre pour la purifier. Comment savoir si l'eau était bien potable maintenant ? La centrale à eau fonctionnait-elle correctement sans électricité ? Je remplis quelques récipients. Lorsque j'aperçus un nuage jaune aux alentours de la maison, la panique s'empara de moi, le doute n'était plus permis, il y avait trop de signes. Ma superbe de jeune adulte invulnérable commença à s'effriter. Je savais pourtant que la radioactivité était invisible. Mais comment savoir si c'était un nuage chimique ! Je pris cela comme un avertissement : je fis rentrer les deux chats avec le seul paquet de croquettes. Je pensais intérieurement que j'aurais peut-être dû les laisser dehors et manger leurs croquettes. Mais je ne le fis pas.

Dans les moments hors norme, le plus difficile à gérer ce sont les pensées tournoyantes. Je me mis frénétiquement à fermer les volets, à calfeutrer les cadres des fenêtres avec du Scotch, à bloquer la porte d'entrée avec une chaise (on n'est jamais trop prudent) et à placer des couvertures humides pour arrêter d'éventuelles particules de chimie, tout en me blâmant de n'avoir pas prêté plus attention aux règles à suivre en cas de dérèglement... Je me rendis compte que je n'avais écouté ma mère et mon père que d'une oreille distraite et je le regrettais amèrement. Je ne savais absolument pas ce qu'il était bon de faire, ce qui serait efficace. Je me souvins des gouvernements, contre lesquels mon père avait pesté toute sa vie, qui, en cas de bombe nucléaire, avaient conçu des abris anti-atomiques parfaits, tout confort, avec des réserves de nourriture bien calibrées et comme lui, je me mis à les maudire.

Je cherchai une radio en état de fonctionner et ne trouvai qu'un poste enfantin, sans assurance qu'il fonctionnait encore. Je cherchai des piles, en

trouvai du bon format après bien des recherches dans les tiroirs du cagibi, mais impossible de capter une seule radio. J'étais totalement dépourvue, complètement isolée, la panique s'empara de moi. Quelle idée aussi d'habiter une ferme à l'écart !

C'est alors que j'entrepris d'écrire ce récit, pour mon compagnon s'il réapparaissait un jour, pour moi, pour me décharger, pour avoir une trace de cette période de dingo ou peut-être pour d'éventuels survivants ! J'avais l'impression de devenir folle, seule, enfermée volontaire dans ma salle de bain, unique pièce éloignée des portes et fenêtres. Complètement désœuvrée, malgré la pile de livres que j'avais entassée, perdue au milieu de couettes déposées à même le sol à la va-vite, la nourriture dans des cagettes empilées et tout un bazar censé m'être utile. Incapable de réfléchir à mieux. Un réveil matin à pile égrenait des minutes interminables et je vécus ainsi une semaine terrible.

Au début de la suivante, j'avais tellement économisé l'eau pour être sûre d'en avoir suffisamment que je me sentais sale comme un bouc. Au loin, j'entendis des coups de feu, la guerre civile avait commencé. Je ne pouvais situer leur provenance derrière les minces fentes des volets fermés. Vivre à l'écart était notre première bêtise. Se faire des amis, avoir des contacts, des relais, aurait été la première chose à faire. On ne peut pas tout gérer seul, moi encore moins que d'autres. Tous les jours, j'essayais de rallumer mon portable, en vain. Je me restreignais sur l'eau et la nourriture, dont les niveaux commençaient inexorablement à baisser. Déjà, j'imaginai le pire des scénarios : j'allais mourir de faim et de soif, seule, dans cette maison de malheur. Je me demandais si je ne ferais pas mieux de sortir tout de suite, de prendre une grande bouffée de ce p... de nuage radioactif, de souffrir une bonne fois pour toutes et d'en finir avec la vie en regardant la mort en face.

Je restai ainsi une semaine de plus, enfermée, me rationnant drastiquement. Je m'étais endormie quand j'entendis du bruit. Des branches qui cognaient le toit sous l'effet du vent ? Non, quelqu'un frappait à la porte. Cela tapait de plus en plus fort, quelqu'un criait même. Je me levai, étonnée d'entendre une voix humaine. J'enfilai à la hâte mes protections sommaires, gants de vaisselles, bottes en caoutchouc et masque de plongée et sortis de mon antre en titubant. J'arrivai près de la porte d'entrée et, n'entendant plus rien, je restai coite. Je m'apprêtais à regagner ma salle de bain quand, derrière moi, un grand coup ébranla la porte. Je ne réagis pas. Encore un choc, des cris, puis un troisième et la porte s'ouvrit brutalement, deux hommes casqués tombèrent à terre. J'hurlai de frayeur et courus

m'enfermer dans la salle de bain. Ils approchaient. C'est seulement alors que je reconnus la voix de mon compagnon et celle de son fils.

J'ouvris et Daniel vint aussitôt me prendre dans ses bras. J'hésitai à l'accueillir, il devait être contaminé par la radioactivité... et puis, je décidai de m'en fiche ; il était là, il était revenu, nous mourrions ensemble s'il le fallait. Encore incapable de parler, je l'entraînai à l'intérieur de la salle de bain où je lui montrai mon installation : dans la douche étaient stockés mon reste d'eau et de nourriture. Sur le lino, entre les W.C. et la douche, les fameuses couettes, et à côté de tout un fatras de bougies, lampes, piles, allumettes, médicaments. Dans le couloir, des sacs-poubelle traînaient avec mes déchets. Je vis dans ses yeux de la surprise puis, tout d'un coup, il se mit à rire de bon cœur et je ris aussi avec lui sans trop savoir pourquoi. Je me souviendrai toujours de la honte que j'éprouvai lorsqu'il me raconta ce qui s'était réellement passé. Je dois dire qu'au début, j'eus beaucoup de mal à le croire.

Je peux l'avouer aujourd'hui, cette période maudite fut celle où je me sentis le plus ridicule de toute ma vie.

Apparemment, ma voiture était simplement tombée en panne le même jour qu'une panne générale d'électricité provoquée par la foudre tombée sur une centrale électrique alimentant toute la région. Certes, un petit avion s'était bien écrasé dans un champ peu après, mais cet accident avait été imputé « juste » à une erreur de pilotage. Le nuage jaune n'était qu'un vent de sable, comme cela arrivait de temps en temps. Mon compagnon n'avait pu me prévenir, les portables ne fonctionnaient plus, l'antenne relais n'étant plus alimentée en électricité... Une réunion de crise l'avait forcé à rester dormir à son bureau pour parer au plus urgent. De toute façon, c'était le mieux pour éviter d'être bloqué la semaine entière par des trains à l'arrêt, faute d'aiguillages en état de fonctionner, sans compter les bouchons et les pénuries de carburants qui se sont enchaînés... Le samedi suivant, il avait maintenu une réunion de préparation des séjours d'été qui devait durer toute la journée jusque tard le soir. Il me l'avait pourtant dit. Le dimanche, il était resté dormir chez sa fille à Lille comme prévu depuis longtemps. Afin de me rassurer, il avait confié un message à mon intention à une personne de son entourage... Ce message je l'ai effectivement bien trouvé, dans notre boîte aux lettres, le jour de son retour... Dès que la centrale avait été réparée, Daniel était revenu avec une moto louée, après avoir géré deux semaines compliquées au centre de loisirs, sans ordinateurs ni alarmes, interphone, lumières, etc.

J'ai dû regarder les infos plusieurs fois avant d'être certaine d'y croire et d'oser commencer à ressortir par petite touche à l'air libre. C'est difficile de changer une pensée qu'on a mis tant de temps à bâtir et à crédibiliser. Quelques jours après, je téléphonai à mon père pour savoir comment il avait vécu cette période délicate. *Tout à fait normalement*, me dit-il. Il avait simplement continué à faire ses virées à moto pour aller voir sa nouvelle copine, tout en pestant contre la régie électrique bien entendu. Puis j'appelai ma mère qui habitait, elle aussi, dans la même région. Elle en avait profité pour jardiner, sans s'inquiéter outre mesure. Voyant cela, j'avais renoncé à leur raconter le récit de mes déboires, qui, il faut bien le reconnaître, étaient une conséquence de leur influence si prégnante... Quand j'y pense, c'est quand même fou de m'être laissée façonner l'esprit par toutes ces théories, pour découvrir, l'air de rien, que mes parents n'en faisaient pas grand cas pour eux-mêmes. J'avais été bien conditionnée malgré moi !

Je suis cyclothymique, complotiste, survivaliste et fataliste. J'attends de pied ferme la prochaine fin du monde ou le grand retournement. Je l'attends ? Que dis-je ? Je l'espère ! Depuis ma répétition en live, je suis prête, j'ai même hâte.



**Bulletin
quadrimestriel
publié par l'association
des anciens
de la météorologie
7 rue Teisserenc de bort
78190 Trappes**

**Directeur de la publication
Jean-Louis CHAMPEAUX**

**Rédacteur en chef
Pierre CHAILLOT**

Comité de rédaction :
Michel BEAUREPAIRE
Jean-Michel BIDÉONDO
Pierre CHAILLOT
Jean-Pierre CHALON
Jean-Louis CHAMPEAUX
Christine DREVETON
Maurice IMBARD
Marc MURATI
Françoise TARDIEU
Jean-Jacques VICHERY

**conception, réalisation, impression : DG/COM/CGN (Météo-France) ISSN 2779-3982
n° SIRET : 49324 104 6000 17**

photo de couverture : copyright Eumetsat et ESA (disque terrestre) / AAM (fond étoilé)

arc en ciel, numéro N° 15 - septembre 2023